

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Only edition available/
Seule édition disponible

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

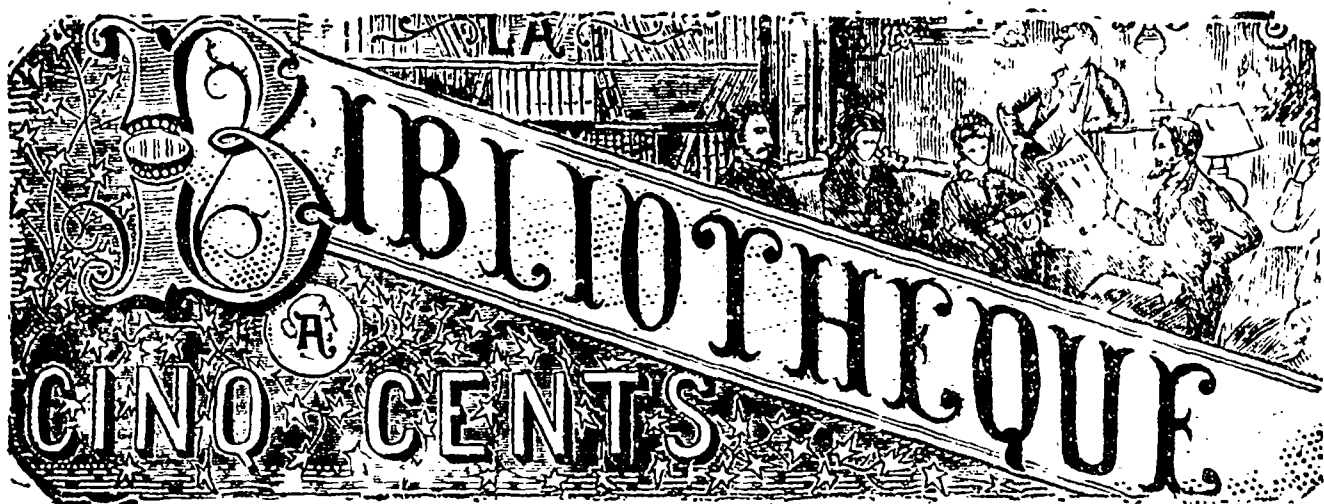
Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

58355



Publié par Poirier, Bessette & Cie, 69, rue St-Jacques.

Vol. VI

{ PAR AN }
\$2.50

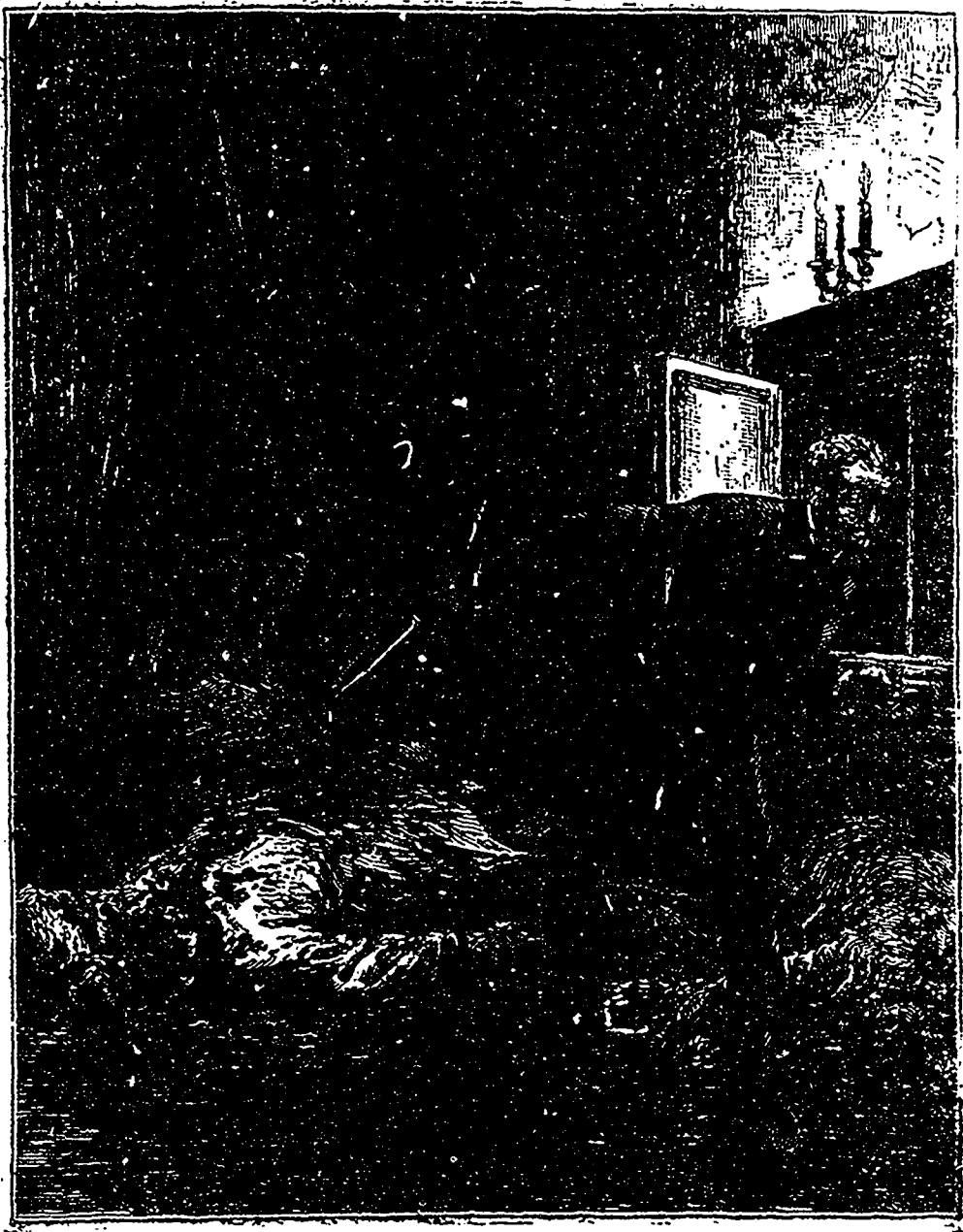
MONTRÉAL, 17 JANVIER 1889

{ UN NUMERO }
6 CENTS

No. 15

UN MARI DE MOINS

QUATRIÈME PARTIE DE "LE TERRIBLE AVENTURIER."



Croix-Dieu, le couteau à la main, l'oreille tendue, écoute. (Page 344).

UN MARI DE MOINS

QUATRIÈME PARTIE DE "LE TERRIBLE AVENTURIER."

I

Ce que Dinah Bluet raconta brièvement à son ami, nous le connaissons déjà, nous le connaissons mieux qu'elle, nous nous garderons de le répéter et nos lecteurs comprendront sans peine les émotions d'Octave, sans qu'il soit besoin de les analyser pour eux.

Le jeune homme à son tour parla et, avec une franchise qui n'était point sans mérite, il mit sous les yeux de Dinah la lettre anonyme presque lisible encore, malgré son séjour prolongé dans les eaux de la Marne.

—Octave ! Octave ! s'écria la jeune fille douloureusement, vous avez cru cela !

—Que voulez-vous, ma chérie, j'avais la tête perdue.

—Ainsi, vous avez douté de moi !

—J'étais fou ! Votre absence au moment où vous deviez m'attendre me paraissait inexplicable. On est crédule quand on souffre, et je souffrais au delà du possible. Ah ! les misérables sont habiles ! ils avaient bien calculé tout ! En ne vous trouvant pas et en recevant cette lettre, que pouvais-je penser ?

—Il fallait penser que j'étais mort et non que j'étais infâme ! Si vous me soupçonnez, ne fût-ce qu'une minute, si vous me supposez capable de trahir lâchement, comment pouvez-vous m'aimer encore ? Quoi qu'on en dise, je sens bien, moi, que dans une âme loyale le mépris et l'amour ne peuvent s'allier !

—J'ai agi comme un insensé... Je suis coupable... Je suis impardonnable, et cependant pardonnez-moi !

—Certes, je vous pardonne. Je vous pardonne du fond du cœur. Mais jamais, dans votre vie entière, vous ne pourrez me faire autant de peine que vous m'en avez fait en croyant à cette lettre.

La jeune fille essuya ses paupières mouillées de larmes, puis, tendant la main à Octave et souriant malgré son chagrin, elle lui demanda d'achever le récit interrompu, et bientôt, pâle et frissonnante, elle oublia ce qui la concernait elle-même pour écouter, les yeux agrandis par la terreur, le formidable drame de Joinville-le-Pont.

Les confidences achevées de part et d'autre, Dinah supplia son ami d'aller prendre un peu de repos dont il avait si grand besoin.

Il fut convenu que la jeune fille l'attendrait, le soir, à la même heure où elle aurait dû l'attendre la veille.

Octave quitta la chambre et regagna son fiacre.

Nous avons assisté à son arrivée rue Caumartin et à son court entretien avec le baron de Croix-Dieu, chez lequel il déjeuna le lendemain et qui parut s'intéresser d'une façon toute paternelle à ses terribles aventures.

—Et maintenant, qu'allez-vous faire ? lui demanda Philippe quand il eut achevé.

—Comment l'entendez-vous, baron ? Précisez, je vous prie.

—Quelles précautions comptez-vous prendre pour éviter le retour possible de dangers pareils à ceux que vous avez courus ?

—Mon Dieu, je compte n'en prendre aucune.

—Sérieusement ?

—Je me tiendrai sur mes gardes, voilà tout. Vous avez le proverbe, hein, baron : *Un homme averti en vaut deux*... Or, je suis averti, et j'en vaudrais une demi-douzaine, pour le moins ! Je deviendrai prudent. Tout ce qui me semblera mystérieux me paraîtra suspect. Je ne quitterai le centre de Paris sous aucun prétexte, et je défierai n'importe qui de me faire passer la barrière !

—Ainsi, vous n'avez point l'intention de porter plainte au parquet et de vous adresser au préfet de police ?

—A quoi bon porter plainte, et contre qui ? Songez-y, baron, jusqu'à présent je n'ai pas même un indice qui puisse mettre un limier sur la piste de mes ennemis inconnus. Très-malins, les agents de la sûreté, mais à l'impossible nul n'est tenu ! Cherchant au hasard, ils feraient buisson creux, c'est infaillible, et ça manquerait de galbe, vous le comprenez ! En somme, Dinah et moi, nous sommes sains et saufs et hors de l'aventure. Inutile d'occuper le public de nos petites affaires et de fournir gratis aux reporters de la copie très-intéressante. Et puis, il y a une chose encore qui m'engage au silence.

—Quelle est cette chose ?

—Dinah, la pauvre chérie, a mis le feu à la maison où on la tenait enfermée. C'était de bonne guerre, je le sais bien, et le cas de légitime défense justifiait, et au-delà, le flambage de cette bicoque. Mais enfin ma petite amie, si son acte énergique était officiellement connu, aurait à donner des explications et serait appelée chez le procureur de la République pour raconter ce qui s'est passé. Ça serait très-désobligeant et lui donnerait beaucoup d'ennui. Non, non, baron, mieux vaut se taire.

—Je commence à croire que vous avez peut-être raison.

—J'ai raison sans le moindre doute et je me résume. Dinah, personnellement, n'a plus rien à craindre. En s'emparant d'elle, c'est moi qu'on visait. Elle servait d'amorce au piège dans lequel on voulait me prendre. On n'aura pas recours deux fois de suite au même moyen. Ce serait trop naïf. Est-ce votre avis, baron ?

—C'est mon avis, répondit Croix-Dieu.

—Quant à moi, poursuivit Octave, soyez sans crainte. Je vous répète que je me garde ! On n'assassine pas les gens, que diable, à Paris, en plein jour, sur l'asphalte du boulevard des Italiens, ou sur celui du boulevard des Capucines, en face du Grand-Hôtel ! Ça serait par trop fantaisiste ! Or, aussitôt la nuit venue je ne sortirai plus à pied, et point de fiacre pris au hasard, pas le moindre coupé de règle ! Non ! non, mais ma propre voiture, conduite par mon propre cocher. Donc, aucun risque ! Pour se débarrasser de moi il faudrait me donner de la mort aux rats, ce qui m'inquiète peu, étant bien résolu à ne m'attabler que chez des gens sûrs... chez des amis... chez vous, par exemple. Ce n'est pas vous qui assaisonneriez à mon intention une entre-côte bordelaise avec de la morphine, de la brucine, de la nicotine, de la strychnine ou quelque autre drogue malséante du même acabit ! Ce n'est pas vous, hein baron ?

—Entre nous, je ne le crois guère, répondit Croix-Dieu dont les lèvres sourirent, mais dont un tremblement bizarre agita les paupières.

II

Le jour où Octave Gavard déjeunait chez le baron était un jeudi.

Fanny Lambert, comtesse de Tréjan, n'ayant point interrompu ses réceptions pendant l'été, les salons du petit hôtel qui nous est connu ouvraient leurs portes ce même soir.

Croix-Dieu arriva rue Le Sueur vers onze heures et demie.

L'insuccès complet de sa dernière tentative l'assombrissait un peu. Il avait besoin de se distraire et de se retremper dans un milieu plein de bruit, de mouvement et de gaieté.

Il tenait en outre à surveiller de ses propres yeux les opérations de ses associés, MM. de Strény et de Champloup, qu'il soupçonnait, à tort ou à raison, de se faire une part trop léonine dans les bénéfices hebdomadaires.

On jouait gros jeu chez la comtesse ; les billets de banque et l'or étalés sur le tapis vert représentaient souvent un chiffre fabuleux.

Les deux grecs de *high-life*, n'ayant point à redouter les rigueurs de la fortune adverse, pêchaient naturellement en eau trouble et, cet état de choses étant donné, le baron de Croix-Dieu trouvait ses dividendes insuffisants.

MM. de Strény et de Champloup, dans la crainte qu'un trop constant bonheur ne finit par inspirer quelque défiance, mettaient en pratique un petit *truc*, sinon bien neuf du moins fort ingénieux.

De temps en temps, et chacun à leur tour, ils avaient soin de perdre une somme presque scandaleuse. Seulement, comme en telle occurrence ils jouaient l'un contre l'autre, Strény empochant invariablement le fort banco tenu par Champloup, et *vice versa*, l'argent perdu rentrait dans la bourse commune, ce qui n'empêchait pas les habitués de la rue Le Sueur de se dire les uns aux autres :

—La déveine de ce pauvre Champloup est vraiment atroce ce soir ! Quel beau joueur ! Il faut qu'il soit bien philosophe, et surtout qu'il soit bien riche, pour supporter sans sourciller de si fréquents et de si rudes échecs !

Et, la semaine suivante ou quinze jours plus tard, les mêmes propos s'échangeaient au sujet de Strény.

Bref, les deux filous jouissaient parmi leurs dupes, assez peu naïves cependant, d'une considération qui paraissait invulnérable.

Les salons étaient pleins de monde quand le baron fit son entrée.

Une diva célèbre et un ténorina à la mode venaient de chanter un duo.

On avait entendu et applaudi successivement Bertheliet et les frères Lionnet.

Bref, la partie musicale de la soirée était finie.

Madame de Tréjan, entourée d'une demi-douzaine de gommeux de haute futaie qui constituaient pour elle un *escadron volant* pareil à celui de Blanche Lizelg, comtesse de Nancy, écoutait en riant leurs calembredaines, mais son rire manquait de naturel. Elle semblait distraite, et même soucieuse.

La comtesse portait ce soir-là une toilette si originale qu'elle seule à Paris, peut-être, n'aurait point reculé devant cette audacieuse fantaisie.

Nos lecteurs ont-ils oublié certain portrait peint de souvenir par Tréjan, et que Vibert, le marchand de tableaux de la rue Laffite, voulait absolument acheter ?

Se souviennent-ils que le caprice de l'artiste avait revêtu d'un costume de bacchante son modèle adorable, et surtout adoré ?

La lourde chevelure blonde et crespelée, entièrement défilée, déroulait ses vagues d'or, pleines de frissonnements lumineux, sur le dos éblouissant qu'elles avaient mission de voiler à demi.

Des grappes couleur de pourpre, et de larges feuilles d'un vert sombre, formaient un pittoresque diadème sur le front de Fanny.

Au moment où on annonça Croix-Dieu, Fanny quitta brusquement son entourage de gommeux, les laissant très-déconfits de cette fugue inattendue, fit quelques pas à la rencontre du nouveau venu, lui prit le bras sans presque lui donner le temps de s'incliner devant elle, et lui dit :

—Ah ! baron, que vous venez tard ! Je commençais à désespérer, savez-vous !

—Ceci est flatteur, chère comtesse, répliqua Croix-Dieu. Mais comment avez-vous pu vous apercevoir de mon absence, étant si brillamment entourée ?

—Eh ! baron, ces petits messieurs sont plus ennuyeux que la pluie !

—Ce soir ?

—Toujours.

—Comtesse, vous avez mal aux nerfs.

—C'est vrai.

—Pourquoi ?

—Je ne sais pas.

—Eh bien ! nous chercherons ensemble, et nous trouverons, vous verrez. Avez-vous quelque chose de confidentiel à me dire ?

—Oui et non. Vous savez, baron, je vois en vous ce que les dévotes appellent, si je ne me trompe, un *directeur spirituel*. Quand je suis triste, vous me consolez. Quand je m'ennuie, vous chassez l'ennui. Quand j'hésite, vous me conseillez. Enfin, vous êtes mon ami, le seul.

—Bref, vous avez besoin d'être conseillée, distraite et consolée, n'est-ce pas ?

—Je n'en suis point tout à fait certaine, mais je crois que c'est très-possible.

—Nous aviserons. Comment vont les choses avec Georges ?

—Ni bien ni mal... plutôt mal que bien cependant.

—Il continue à vous agacer ?

—Ah ! je le crois bien, qu'il m'agace.

—Il ne s'est point remis au travail ?

—Et je ne puis me dissimuler qu'il ne s'y remettra jamais.

Un désœuvré, c'est intolérable ! Vous ai-je dit qu'en outre il devenait jaloux ?

—Vous me l'avez dit, et j'ai répliqué : "A-t-il pour cela de bonnes raisons ?" Je vous le demande de nouveau.

—Et de nouveau je vous réponds : "Pas encore !" Mais j'ajoute, afin d'être franche, que ça pourrait ne pas tarder.

—Vous avez distingué quelqu'un ?

—Hélas ! non, car alors je ne m'ennuierais plus.

—En êtes-vous là ?

—J'en suis là ! J'ai eu, vous le savez, pour Georges, aujourd'hui mon maître et seigneur, une sorte de fantaisie... de caprice... mais jamais d'amour, le caprice est passé, la fantaisie a disparu, mais le mariage demeure ! La chaîne est lourde ! C'est un pauvre homme, ce Tréjan ! Ah ! j'ai parfois, baron, peine à vous pardonner de m'avoir fait comtesse avec ce comte absurde ! Retournez-vous et regardez là-bas, à gauche de la cheminée, sous mon portrait. Vous verrez comme c'est gai d'être la femme de ce monsieur.

Croix-Dieu obéit à Fanny, ne devinant pas bien ce qu'elle désirait lui montrer.

C'était Georges.

Georges, très-pâle, le front plissé, le sourcil farouche, debout à la place que venait de désigner la comtesse, attachait sur cette dernière un regard sombre, presque menaçant et d'une étrange fixité.

—Qu'y a-t-il dans l'esprit de ce pauvre garçon ? demanda Philippe. On croirait qu'il est furieux.

—Il l'est en effet.

—A quel propos ? Ça ne peut être, je suppose, parce qu'il nous voit causer ensemble.

—C'est au sujet de mon costume.

—Il est adorable, votre costume ! Pardonnez-moi, comtesse, mais vous m'avez abordé tout à l'heure de façon si brusque que je n'ai pu vous dire tout le bien que je pensais de lui ! Vous êtes renversante de beauté !

—Vous voyez bien ! s'écria Fanny triomphante.

—Mais, poursuivit Croix-Dieu, ceci posé, je comprends que Georges n'éprouve qu'une satisfaction incomplète.

—Pourquoi donc ?

—Ah ! pourquoi...

—Sans doute ! il devrait être doublement fier ! Je rends hommage à son talent d'artiste en réalisant le costume inventé par lui pour moi, et, puisque je suis belle ainsi, tous les hommes envient son bonheur. Bref, il fait des jaloux, et n'en a pas qui veut !

—Peut-être trouve-t-il que vous montrez un peu trop aux envieux de son bonheur en quoi consiste ce bonheur. Peut-être tiendrait-il à garder pour lui seul certains secrets de votre beauté que vous prodiguez libéralement à l'admiration générale. C'est petit, c'est mesquin ; je n'y contredis point, mais, en somme, c'est bien nature, et peut-être, à sa place, serais-je autant que lui soucieux.

—Allons donc ! Vous avez de l'esprit, vous, baron !

—Merci du compliment ! Mais l'esprit que j'ai, si j'en ai, me servirait à bien comprendre qu'une si transcendante coquetterie n'est point tout à fait sans motifs. A qui voulez-vous plaire, comtesse ?

—Je l'ignore, et j'attends. Mon cœur est comme la nature, il a l'horreur du vide. Je n'ai jamais aimé et la soif de l'amour me vient. Je ne sais qu'une chose, l'homme qui me *rendra rêveuse*, comme dit la légende d'un dessin de Gavarni, ne sera pas un gommeux parisien. La faiblesse me fait horreur. Je veux un maître. Viendra-t-il ?

—Il viendra, gardez-vous d'en douter. J'ose même affirmer qu'il ne se fera point attendre.

Les yeux verts de la jeune femme, ses yeux changeants, ses yeux de sirène et de sphinx eurent un rayonnement bizarre.

De nouveaux arrivants se pressaient autour d'elle ; il lui fallut quitter Croix-Dieu pour remplir ses devoirs de maîtresse de maison.

—Singuliers animaux que les femmes ! murmura le baron en suivant du regard la trop séduisante comtesse. Celle-ci devrait être heureuse ! Elle est belle comme un rêve de volupté. Elle possède un mari facile qu'elle tiendrait en laisse avec un sourire. Elle peut semer l'or au gré de ses caprices. Elle règne et gouverne. Que lui faut-il ? Feu Serge Aldéonoff la traitait comme un chien. Je parierais qu'elle le regrette ! Madame de Stael, en face de la mer italienne, avait la nostalgie du ruisseau de la rue du Bac. Cette jolie comtesse a la nostalgie des coups de cravache. Bah ! je consolerai Tréjan.

Après ce court monologue, Croix-Dieu traversant les groupes s'approcha de Georges, toujours immobile à la même place, et lui serra la main.

—Que vous disait ma femme ? demanda le jeune homme d'une voix sourde.

—Vous êtes bien curieux ! répliqua Philippe en riant.

—Elle vous parlait de moi, j'en suis sûr. Elle se plaignait de moi, je l'ai vu.

—Vous avez été, paraît-il, un peu sévère pour un costume dont, le premier, vous avez eu l'idée.

—Ah ! ce costume ! répéta Georges en serrant les poings avec rage. Ce costume maudit où sans pudeur s'étale sa beauté ! Ce costume qui la livre presque entière aux regards effrontés de tous ces hommes ! J'ai prié, j'ai supplié, j'ai menacé et n'ai rien obtenu ! Que suis-je ici ? Quel est mon rôle ? Que doit-on penser ? que doit-on dire d'un mari qui subit de pareils outrages ? qui tolère un tel scandale ? Demain Fanny voudra se montrer moins habillée, et je ne pourrai pas l'empêcher !

III

—Ah ! vous exagérez ! fit Croix-Dieu avec un petit haussement d'épaules, et vous voyez, mon cher enfant, les choses beaucoup trop en noir.

—Je n'exagère rien, baron, répondit Georges, et je vois les choses comme elles sont ! Non-seulement Fanny ne m'aime plus, mais encore je crois fermement, je vous le jure, qu'elle ne m'a jamais aimé !

—C'est de la folie pure ! Vous aurait-elle épousé sans amour ?

—Elle rêvait un titre. Elle m'a pris pour s'appeler la comtesse de Tréjan. Elle n'attend plus rien de moi aujourd'hui, et je lui suis odieux, odieux à tel point qu'elle ne cherche même pas à me cacher son aversion. Je l'adore, et ma tendresse la fatigue, mes transports l'énervent ! Elle m'appartient de par la loi et elle se refuse à mon amour ! Tenez... je frissonne à cette pensée... je sens qu'elle me trompera bientôt.

—Allons donc ! Madame de Tréjan est une honnête femme.

Georges étendit la main vers la comtesse, qui lentement allait d'un groupe à l'autre avec une sorte de nonchalance voluptueuse.

—Est-ce qu'une honnête femme, répliqua-t-il, se montre ainsi vêtue ?

—C'est de l'irréflexion, de l'inconséquence, voilà tout.

—Non, baron, c'est de l'impudeur ! il n'existe en Fanny, croyez-moi, que l'étoffe d'une déclassée. Elle a l'intelligence vive, elle a l'esprit brillant, mais point de sens moral et point d'âme ! Sans cesse elle me fait d'incurables blessures.

—A son insu...

—Peut-être... Mais alors, inconsciente ou cruelle, choisissez ! Quoi qu'il en soit, je souffre horriblement.

—Prenez garde ! dit Croix-Dieu, vos paupières deviennent humides et vos larmes vont couler. Ne vous donnez point en spectacle.

—Je serais ridicule, n'est-ce pas ? Eh ! que m'im porte ? ou plutôt tant mieux ! Ah ! je voudrais qu'un de ces hommes eût un sourire aux lèvres en tournant les yeux vers moi. Ce serait du moins un prétexte pour le provoquer, pour me battre avec lui, pour le tuer.

Georges s'animait en parlant.

—Calmez-vous, murmura Philippe. Calmez-vous, je vous en supplie.

—Baron, je suis malheureux, bien malheureux ! poursuivait le jeune homme. Ah ! ce mariage funeste, pourquoi l'avez-vous fait, car il est votre ouvrage ?

—Je l'ai fait pour vous donner une femme sans laquelle, disiez-vous, vous ne pouviez vivre, et, en même temps que cette femme, une fortune.

—Une fortune ! répliqua Tréjan avec ironie. Que parlez-vous de fortune ? Tout peut être en commun quand on s'aime, c'est vrai, mais le partage est une honte quand l'amour est absent ! Croyez-vous donc que je me sois vendu, et que je force Fanny Lambert à me payer mon nom ? Baron, jugez-moi mieux ! Dans cette maison, rien est à moi ! Je suis plus pauvre ici que je ne l'étais rue de Laval, dans cet humble atelier où je me plaignais tant d'être pauvre.

—C'est votre faute.

—Comment ?

—Travaillez ! Vous avez du talent, et la dernière Exposition vous a rendu presque célèbre. Il vous suffira de vouloir. Travaillez ! Travaillez !

—Est-ce que je peux ? fit Georges avec une expression de lassitude inouïe. Est-ce que le travail est possible, quand une incessante douleur vous énerve et vous brise ? Tréjan l'artiste est mort et bien mort ! Je n'ai plus ni courage, ni force, ni talent. Je suis un incapable, un impuissant ! Je n'existe plus. Savez-vous où parfois je cherche et je trouve la consolation ?

—Où donc ?

—Dans l'absinthe. Je m'enferme, je bois, je m'enivre, et j'oublie.

—Malheureux !

—Oui, bien malheureux. Vous me méprisez, n'est-ce pas ?

—Non, mais vous m'inspirez une pitié profonde.

—Vrai ? vous me plaignez ?

—De toute mon âme.

—Alors, faites quelque chose pour me venir en aide, pour me sauver.

—Disposez de moi.

—La comtesse vous écoute et vous avez sur elle une influence presque sans bornes. Dites-lui de m'aimer encore. Jurez-lui qu'elle le doit. Prouvez-lui qu'il le faut. Ferez-vous cela ?

—Je vous le promets.

Le pli profond creusé entre les sourcils de Georges de Tréjan s'efforça. L'éclair d'une joie vague brilla dans ses yeux. Il saisit les deux mains de Philippe et il les serra d'une façon presque convulsive, en murmurant :

—Vous êtes un ami, vous, baron ! un vrai ! Allez, allez, et parlez-lui pour moi.

Croix-Dieu quitta l'artiste dont il avait sciemment consommé le malheur car, connaissant bien la pseudo-princesse, d'avance il était certain qu'elle réservait à son mari, quel qu'il fût, une lamentable destinée.

En se dirigeant vers elle, il pensait :

—La petite comtesse a bien raison ma foi ! C'est un pauvre homme, ce Tréjan !

Fanny vint à lui.

—Que vous a-t-il dit ? demanda-t-elle.

—Qu'il est très-malheureux, qu'il vous adore, que vous ne l'aimez plus.

—Voilà tout ?

—Il m'a chargé de plaider sa cause et de vous demander, en son nom, un peu d'amour.

Madame de Tréjan se mit à rire.

—Si bon avocat que vous soyez, répliqua-t-elle, il faut, mon cher baron, prendre philosophiquement votre parti d'une défaite. Vous ne gagnerez pas ce procès.

Puis, gracieuse comme une nymphe dont elle avait l'allure et presque le costume, elle s'éloigna de son interlocuteur pour aller aller au-devant d'un célèbre écrivain qu'on venait d'annoncer.

En règle désormais avec les maîtres du logis, Philippe se dirigea vers les salons de jeu où l'appelaient des intérêts qui sont connus de nos lecteurs.

Le premier de ces salons regorgeait de monde. On y jouait le baccarat à deux tableaux. Un baccarat corsé. La partie était chaude. La plupart des joueurs occupaient des sièges autour de la grande table ovale. D'autres, mêlés aux curieux, se tenaient debout.

Croix-Dieu chercha vainement dans la foule le comte de Strény, mais il vit tout d'abord M. de Champloup.

Ce dernier vint au baron, lui tendit la main et lui parla pendant quelques secondes de choses indifférentes, puis tous deux, sans affection, gagnèrent l'embrasure d'une croisée où ils s'isolèrent.

— Eh bien ! demanda Philippe, les choses vont-elles comme il faut ?

— Pas encore.

— Vous n'avez rien fait ce soir ?

— Rien absolument, si ce n'est de perdre avec notre désinvolture habituelle quelques centaines de louis.

Croix-Dieu ne dissimula point une moue prononcée.

— Mais, continua M. de Champloup en souriant, l'heure de la revanche est proche et vous arrivez au bon moment. Il va se passer quelque chose de curieux.

— Quoi ?

— La mise en scène d'un coup magnifique et absolument inédit.

— Hum ! fit le baron, je me défie des coups inédits, ils sont dangereux.

— Soyez sans crainte. Je répons du succès de celui-ci, il est de mon invention ! Strény et moi nous le répétons ensemble depuis quinze jours dans le silence du cabinet et nous le réussissons à miracle ! C'est Strény qui tiendra les cartes.

— Je ne le vois pas, ce cher comte. Où donc est-il ?

— Pas bien loin, il va revenir, il travaille.

— Malgré moi, je suis inquiet.

— Je vous répète que le danger n'existe point. Regardez, observez, et, quoique vous soyez prévenu, je vous mets au défi, tout en constatant les résultats, de deviner les moyens d'action. Tenez, voilà Strény qui rentre.

— Je le trouve un peu pâle.

— Imagination rare.

De grec de *high-life* aperçut le baron de loin et le salua de la main, mais il ne le rejoignit pas et se dirigea vers la table.

— Venez, reprit M. de Champloup, approchons-nous tout de suite, afin d'être placés comme il faut. Dans un instant l'importance de la partie deviendra telle qu'il sera parfaitement impossible d'arriver à proximité des joueurs.

Le conseil était bon à suivre.

Les deux compagnons réussirent, non sans un peu de peine, à s'installer au premier rang.

Croix-Dieu promena ses regards investigateurs autour de la table, étudiant successivement les visages qu'épanouissait le gain ou que la perte allongeait.

Toutes les figures lui étaient connues ou lui parurent insignifiantes, à l'exception d'une seule qu'il voyait en ce moment pour la première fois.

Le propriétaire de cette figure mérite assurément les honneurs d'un croquis rapide, car on n'en saurait rencontrer de plus originale et de plus bizarre.

Agé de cinquante ans environ, effroyablement laid, mais d'une laideur spirituelle et point triviale, il pouvait avoir environ cinq pieds de haut quand il était debout.

Lorsqu'il était assis, sa taille ne dépassait pas celle d'un enfant de dix ans au plus.

Quoique ayant pris la précaution sage de placer entre son siège et sa personne un coussin emprunté à quelque divan, il

lui fallait lever les bras pour les mettre au niveau du tapis vert que sa tête brune et crépue ne dominait qu'à peine.

Il affectait dans sa tenue une recherche poussée jusqu'à la prétention.

Le plastron merveilleusement brodé de sa chemise avait pour mission d'élargir en apparence sa poitrine étroite et rentrée.

Son col rabattu très-bas sur une cravate blanche garnie d'un entre-deux de dentelle laissait à découvert les muscles et les tendons d'un cou relativement trop long.

Enfin son habit noir, aux revers de satin, dessinait la gibbosité la plus proéminente, la plus pointue, la plus grotesque qui depuis Esopo et Roquelaure se soit jamais logé sur les épaules d'un simple mortel.

Mélingue, jouant son rôle de *Lagarrière*, aurait envié cette bosse, qui d'ailleurs expliquait d'une façon surabondante la taille et le visage.

Détail important : le petit bossu si bien vêtu portait à la boutonnière de son habit la rosette d'officier de la Légion d'honneur.

Croix-Dieu se pencha vers Champloup.

— Qu'est-ce que c'est que ce fantôme ? lui demanda-t-il.

— Un certain M. de Génin, fort riche, à ce qu'on affirme...

— Soit... Mais il doit avoir dans le monde une autre situation que celle d'homme riche.

— Il est chef de division dans je ne sais quel ministère, disait-on tout à l'heure.

— L'aviez-vous déjà vu céans ?

— Non. On l'a présenté ce soir à la comtesse... Il s'est installé tout de suite à la place où vous le voyez, et n'en a point bougé depuis. Saint-Aubin, qui le connaît, prétend qu'il est joueur comme les cartes... Il perd d'ailleurs de fort bonne grâce et son portefeuille paraît respectable,

— Je n'aime pas ce visage, murmura Croix-Dieu.

— Je le crois bien il est affreux ! répondit Champloup.

— Ce n'est point sa laideur qui me déplaît ainsi.

— Qu'est-ce donc ?

— C'est son regard. Étudiez son œil, l'œil m'inquiète... Je suis sûr que sa pupille s'allonge, se dilate, et qu'il voit clair dans la nuit, comme les chats.

— Quelle plaisanterie.

— Je ne plaisante jamais avec les choses sérieuses ! Croyez-moi, méfions-nous de cet homme, méfions-nous, méfions-nous.

M. de Champloup se mit à rire.

Il se fit, en ce moment, une rumeur autour de la table.

Le banquier venait de gagner un coup de deux mille louis.

IV

— Messieurs, dit le gentleman qui, tenant la banque, venait de gagner ce coup de deux mille louis. J'use de mon droit et je me retire.

En même temps il empaquetait les billets de banque et disposait en rouleaux les pièces d'or formant un petit tas devant lui.

Il se fit autour de la table un léger bruchaha de désappointement, fort naturel d'ailleurs.

Les joueurs, si bien élevés qu'ils soient, ne voient qu'avec un certain déplaisir leur argent disparaître, sans espoir de retour, dans la poche d'un heureux adversaire.

Aussi longtemps que les sommes perdues restent étalées sous leurs yeux la malchance ne leur semble point définitive ; ils se flattent de se refaire...

Le *charlemagne* du banquier anéantit forcément cette espérance, et la conception se trahit par un murmure plus ou moins poli, selon le milieu plus ou moins correct où les choses se passent.

M. de Génin le petit bossu fit entendre sa voix de crécelle. Il proposa de remplacer le joueur sortant et de se mettre cinq mille francs en banque.

Un autre invité s'offrit pour banquier avec un chiffre double.

Le comte de Strény intervint alors.

—Si vous le trouvez bon, messieurs, dit-il avec le plus grand calme, je prends la succession de monsieur, et je mets en banque deux mille louis.

Cette proposition ouvrait la porte à tous les espoirs.

Elle fut accueillie avec la faveur très-marquée dont elle était digne.

M. de Strény s'installa sur le siège que laissait libre son prédécesseur favorisé par le hasard.

En face de lui se trouvaient Champloup et Croix-Dieu, et un peu plus loin le petit bossu, séparé des deux premiers par trois joueurs.

Quelqu'un fit une motion, celle de battre à nouveau les jeux et de couper.

—Non, répliqua Strény, laissons les choses comme elles sont. J'ai confiance en la veine de mon devancier, et la preuve c'est que je prends sa place.

Il exhiba son portefeuille notablement gonflé.

—Monsieur de Champloup, poursuivit-il, oserais-je vous prier de me rendre un service ?

—A vos ordres, cher comte. De quoi s'agit-il ?

—D'être momentanément mon caissier et de prendre la peine de payer pour moi.

—Bien volontiers...

—Grand merci. A charge de revanche d'ailleurs.

Strény ouvrit le portefeuille qui contenait cinq ou six liasses de billets de banque.

Il en retira deux et les tendit à M. Champloup, en continuant :

—Elles sont, je crois, de vingt mille francs chacune. Vérifiez, je vous en prie...

Champloup se mit en devoir de compter les billets.

Le comte remit son porteseuille dans la poche de côté de son habit, prit un paquet de cartes au talon et le plaça devant lui en attendant que les pontes eussent fait leur jeu.

En quelques secondes les deux tableaux furent couverts.

Le total des mises atteignit le chiffre de deux mille louis.

Du premier coup la banque pouvait sauter.

Le sang-froid du comte était magnifique.

—Il est très-fort ! pensait Croix-Dieu.

—Je commence, messieurs, dit Strény en avançant la main vers les cartes.

—Un instant, cher comte, s'il vous plaît, interrompit vivement Champloup.

—Qu'y a-t-il ?

—Une petite erreur, l'une des liasses était incomplète. Vous ne m'avez donné que trente-huit mille francs... Voyez vous-même.

—Allons donc ! répliqua Strény avec un geste d'insouciance. Vous ne pouvez pas vous tromper, et c'est moi qui vous demande cent fois pardon.

Il tira de nouveau son portefeuille, le posa tout ouvert sur les cartes dont il allait se servir, détacha d'une liasse deux billets de banque et les envoya rejoindre ceux qu'un instant auparavant il avait remis à son complaisant fondé de pouvoirs.

Puis le portefeuille refermé reprit sa place dans la poche gauche de l'habit.

Le coude de M. de Champloup toucha légèrement le bras d'un baron.

—Oui, se dit tout bas ce dernier, je comprends bien, le tour est fait. Je dévorais du regard le portefeuille et les doigts de Strény. Je n'ai rien vu, rien, rien !... Décidément, c'est un habile homme !...

Si Croix-Dieu, au lieu de concentrer son attention sur l'élégant filou, avait tourné ses yeux vers le petit bossu, il aurait vu ce dernier tressaillir et ses sourcils touffus s'abaisser sur ses prunelles étincelantes.

Ce tressaillement, d'ailleurs, n'eut que la durée d'un éclair.

M. de Génin ne dit pas un mot, ne fit pas un geste et son visage, dont l'originalité faisait presque oublier la laideur, reprit son expression habituelle.

Strény donna des cartes, avec la prestesse d'un joueur émérite, et sans regarder son jeu demanda :

—En veut-on ?

—Je m'y tiens, répondirent successivement ses adversaires.

Le tableau de droite avait une dame et un six. Le tableau de gauche un roi et un sept.

Le comte releva ses cartes et les abattit.

—Huit ! dit-il. Je faisait bien d'avoir confiance.

Les narines de M. de Génin se gonflèrent et ses yeux brillèrent de nouveau.

Il perdait mille franc sur le coup.

La banque était maintenant riche de quatre mille louis.

—Je tiendrai tout ce qu'on voudra... poursuivit Strény— faites votre jeu, monsieur.

On sait combien l'imagination des amants de la Dame de pique est féconde en illusions. Les joueurs se disent presque toujours que la veine contre laquelle ils luttent va finir, et ils s'obstinent à suivre leur argent.

Cette entêtement cause bien des ruines, car il serait possible sans lui, de limiter la perte, d'attendre la chance, et, quand elle serait venue, d'en profiter.

Évidemment une société morale, dirigée par des joueurs spirituels sérieux et soutenue par d'intelligents actionnaires ; une société dont les représentants ne s'emballeraient point, combattrait avec un héroïsme mêlé de prudence et n'auraient de grandes audaces qu'aux heures des grands succès ; une telle société, disons-nous, centuplerait son capital, enrichirait ses actionnaires, et la banque de Monaco serait fort à plaindre si par hasard elle se trouvait en présence d'un si redoutable adversaire !

Heureux actionnaires ! banque infortunée !

Malheureusement pour eux les habitués de l'hôtel de la rue Le Sueur n'agissaient point avec cette sagesse louable et ce rare discernement.

Il leur paraissait impossible que la fortune restât longtemps fidèle à M. de Strény comme elle l'avait été à son prédécesseur, et ils agissaient en conséquence.

Les quatre-vingt mille francs furent couverts ainsi que l'avaient été les quarante mille.

Seul le petit bossu ne ponta pas même un louis.

Les péripéties prévues sont sans intérêt pour le lecteur.

Or on sait d'avance que M. de Strény gagna forcément le second coup, comme il avait gagné le premier, comme il devait gagner le troisième. Nous n'entrerons donc dans aucun détail.

Après le troisième coup, une somme énorme s'entassait devant M. de Champloup.

Le comte se leva.

—Pardonnez-moi cette veine insolente, messieurs ! dit-il...

Je suis, je vous le jure, honteux de mon bonheur. Je gagnerais encore, je le sens, et je ne veux plus gagner. Aussi je cède ma place à un autre.

M. de Strény ne se trompait pas.

Un joueur hardi prit la banque avec dix mille francs et gagna deux fois de suite, puis commencèrent des intermittences.

Au moment où M. de Strény abandonnait les cartes, le petit bossu quittait son siège et, se faufilant à travers les groupes que la formidable partie à laquelle nous venons d'assister avait rendu compactes et presque impénétrables, il franchit le seuil du grand salon et se mit à la recherche de la maîtresse du logis.

Parfaitement au fait de la situation du ménage, il savait que madame de Tréjan comptait seule dans la maison et que son mari, pour elle, n'était qu'une raison sociale.

Il parvint à l'aborder et se haussant sur la pointe des pieds, ce qui le rapprochait un peu, mais pas beaucoup, de l'oreille de la Circé blonde, il lui dit :

—Je vous prie, madame la comtesse, de vouloir bien m'accorder un entretien particulier de quelques minutes.

Fanny, très-surprise de cette requête insolite, désigna du geste les nombreux invités qui semblaient par leur attitude, implorer sa présence, et répondit :

— En ce moment ?
 — Tout de suite. C'est indispensable.
 — Mais pourquoi ?
 — J'aurai l'honneur de vous le dire très brièvement, quand vous serez seule pour l'entendre.
 — Il s'agit donc d'une chose importante ?
 — D'une chose très-importante, madame la comtesse, et très-grave.

Le ton avec lequel ces derniers mots furent prononcés firent tressaillir la jeune femme,

— Venez, monsieur, dit-elle.

Elle prit un flambeau et conduisit M. de Génin dans un boudoir dont on peignait le plafond à fresque et qui pour cette raison restait clos ce soir-là, et se tenant debout, afin de plus clairement son désir d'abrèger l'entrevue, elle poursuivit :

— Parlez, monsieur, je vous écoute.

— Je laisserai de côté les ambages et les circonlocutions, commença le petit bossu, j'irai droit au but, carrément, brutalement, et le fait, le voici : madame la comtesse, on vole chez vous !

Fanny fit un brusque haut-le-corps.

— On vole chez moi ! s'écria-t-elle.

— Oui, madame.

— J'affirme.

— Qui vous l'a dit ?

— J'ai vu ! Sous mes yeux, tout à l'heure, au baccaret, un de vos invités a volé une somme énorme, plus de trois cent mille francs.

— Vous avez vu cela, monsieur, et vous avez vu gardé le silence !

— M'auriez-vous pardonné, madame, de provoquer dans votre maison un scandaleux éclat ?

— Vous avez raison, monsieur, et je vous remercie. Qui soupçonnez-vous ?

— Je ne soupçonne pas, j'accuse.

— Qui accusez-vous ?

— Le comte de Strény.

Fanny fit un geste d'incrédulité.

— Encore une fois, monsieur, dit-elle, je vous répète que c'est impossible. Le comte de Strény est un homme du meilleur monde, un homme d'une honorabilité connue, indiscutable. Il m'a été présenté par un ami de qui je suis sûre. De plus il est très-riche. Tout Paris sait cela.

— Si riche et si honoré que soit ce monsieur, il n'en est pas moins un voleur ! J'affirme de nouveau ! J'ai vu !

— Enfin, répliqua la comtesse avec un commencement d'impatience nerveuse, enfin, monsieur, qu'avez-vous vu ?

— Je vais vous dire.

V

Le petit bossu raconta brièvement à la comtesse ce que nous avons raconté nous-mêmes à nos lecteurs, et il ajouta :

— Au moment où M. de Strény tirait son portefeuille de sa poche pour la seconde fois et, sous prétexte de réparer une erreur involontaire, l'étaillait sur le jeu dont il allait se servir, l'exiguïté de ma taille m'a permis de voir ce qui devait forcément échapper à tous les regards. Le comte, sous le port-feuille, cachait une portée, c'est ainsi qu'en leur argot les joueurs désignent un certain nombre de cartes, disposées dans un certain ordre et assurant la réussite d'un plus ou moins grand nombre de coups, et c'est avec cette portée que M. de Strény a gagné, ou plutôt volé, trois cent mille francs !

Fanny garda le silence pendant un instant.

— Ce que vous venez de m'apprendre me trouble profondément, dit-elle ensuite... Mais n'admettez-vous pas, monsieur, que vous pouvez vous être trompé ?

— Non, madame la comtesse, je n'admets pas cela... Par mon âge, par ma situation dans le monde, par ma position officielle, je suis un homme sérieux, ne parlant qu'à bon escient et abso-

lument incapable, je vous prie de le croire, de formuler à la légère une accusation si grave. Est-ce que vous doutez encore ?

— De votre témoignage et de votre conviction, non certes !

— De mon bon sens, alors ?

— Est-il sans exemple qu'on ait pris un mirage, une illusion, pour la réalité ?

— Bref, vous me soupçonnez d'hallucination ! s'écria le petit bossu dont la dignité se cubra.

— Mettez-vous à ma place, monsieur, reprit madame de Tréjan. Songez à ce que doit souffrir une maîtresse de maison découvrant brusquement que son salon est un tripot, et que dans ce tripot on dévalise les dupes ! Voyons, existe-t-il un moyen d'avoir la preuve, la preuve matérielle, de l'escroquerie ou plutôt du vol en question ?

— Oui, madame, ce moyen existe.

— Quel est-il ?

— Combien de jeux, je vous prie, faites-vous placer sur la table de baccarat avant que la partie ne commence ?

— Huit.

— Eh bien ! madame, sous un prétexte facile à trouver, donnez l'ordre de remplacer par des cartes neuves celles qui viennent de servir, et que ces dernières soient portées sous vos yeux dans une pièce où nous compterons ensemble. Si nous n'en trouvons pas plus de quatre cent seize et s'il nous est possible, en outre, de recomposer les jeux, c'est que...

M. de Génin s'interrompit.

— C'est que ? répéta Fanny.

— C'est qu'alors, acheva le petit bossu, je suis un visionnaire, un être absurde, lamentablement halluciné ! Mais je ne crains point cette conclusion, qui serait, je l'avoue, très-pénible pour mon amour-propre.

— Soit, monsieur. Dans un instant les cartes seront changées, et c'est ici même que nous cherons les preuves de la culpabilité du comte de Strény, ou celle de votre erreur manifeste.

Tandis qu'avait lieu dans le boudoir l'entretien auquel nous venons d'assister, l'inquiétude vague de Croix-Dieu grandissait.

Il était sorti du salon du jeu presque en même temps que M. de Génin.

Il avait vu ce dernier s'approcher de la comtesse, solliciter un tête-à-tête, l'obtenir, s'enfermer avec Fanny, et il trouvait que ce tête-à-tête durait bien longtemps.

Sur un signe du baron M. de Champloup vint le rejoindre, et lui demanda :

— Qu'y a-t-il donc ? Pourquoi cet air soucieux après la façon triomphante dont les choses ont marché ?

— Vous souvenez-vous, répliqua Croix-Dieu, vous souvenez-vous de ce que je vous disais tout à l'heure au sujet du petit bossu ?

— Oui. Vous me disiez : *Méfions-nous de lui !*

— J'avais cent fois raison !

— Pourquoi ?

— Il cause en ce moment avec la comtesse, et savez-vous ce qui les occupe ?

— Nullement.

— Il lui parle de Strény !

— Vous supposez cela ?

— Je ne suppose pas. Je suis sûr.

— Eh bien, qu'importe ? Vous savez qu'on n'a rien vu.

— Nous, oui... Mais lui ?

— Qu'importe encore ? On ne peut rien prouver.

— Qui sait ? Et d'ailleurs, comprenez-le donc, ce serait trop déjà d'avoir fait naître le soupçon et mis la défiance en éveil !

— C'est absolument vrai, mais je ne redoute rien de semblable... et je ne vous reconnais plus, cher baron ! Ce soir vous avez peur de votre ombre.

— Silence ! Voici la comtesse et le fantôme.

Fanny sortait du boudoir avec M. de Génin.

Celui-ci se dirigea vers le salon du jeu.

Madame de Tréjan vint à Croix-Dieu et lui prit le bras.

— Deux mots, baron... lui dit-elle à demi-voix.

—Non pas deux, mais cent, chère comtesse.
 —On a joué gros jeu tout à l'heure ?
 —Naturellement, puisque vous réunissez les joueurs les plus riches et les plus sérieux de Paris.
 —J'ai oui parler d'un gain de cent mille écus.
 —Et même, je crois d'un peu plus.
 —Aucune réclamation ne s'est élevée ?
 —A quel propos, grand Dieu ? Qui ne veut pas perdre doit s'abstenir ! A lutter contre la chance, on s'expose à la défaite ! De quoi se plaindrait-on !
 —C'est vous, je crois, baron, qui m'avez présenté le comte de Strény ?
 —C'est moi.
 —Vous le connaissez bien ! Vous le connaissez depuis longtemps ?
 —Sans doute.
 —Vous êtes sûr de lui ?
 —Je crois l'être.
 —Est-il vraiment riche ?
 —Il passe pour avoir une grande fortune. N'étant ni son notaire, ni son banquier, ni son agent d change, je n'ai pas compté avec lui, mais, s'il me priait de lui prêter cent mille francs sur parole, je signerais un chèque à l'instant même.
 Fanny respira plus librement.
 —Pourquoi me demandez-vous tout cela ? reprit Croix-Dieu. Ce petit interrogatoire, évidemment, n'est point sans motif ?
 —Je vous répondrai plus tard. Contentez-vous maintenant de savoir que vous venez de me rassurer.
 La comtesse, quittant le baron, donna des ordres à un valet de pied, et entra à son tour dans le salon de jeu, délaissant sans pitié ses nombreux adorateurs que tant d'allées et de venues intriguaient et désespéraient.
 —Oh ! comme j'étais dans le vrai, pensa Croix-Dieu resté seul. Cet abominable avorton a dénoncé Strény ! Sur quoi sa dénonciation se base-t-elle ? Fanny me le dira. Voilà dans tous les cas une soirée fâcheuse, malgré l'ampleur du bénéfice acquis.
 Cinq minutes après madame de Tréjan avait trouvé le prétexte nécessaire pour faire changer les cartes, et le valet de pied, ayant placé sur le tapis vert les jeux encore intacts, portait les jeux suspects dans le boudoir.
 Fanny et M. de Génin, ne les perdant point de vue, suivaient le valet.
 Croix-Dieu se rapprocha de Champloup et lui serra le poignet.
 —Ne comprenez-vous pas ce qui se passe ? lui dit-il en se penchant à son oreille.
 —Que se passe-t-il de fâcheux ?
 —Les soupçons que je redoutais se sont éveillés. On va compter les cartes ! Tout est perdu !
 —Rien n'est même compromis, baron ! Vous nous prenez pour des naïfs, et je vous assure que vous avez tort !
 Cependant la comtesse et le bossu procédaient avec ardeur dans le boudoir au dépouillement des pièces à conviction.
 Ils s'étaient partagé le monceau de cartes, et, quand ils eurent achevé leur besogne, chacun écrivit le chiffre qu'il venait de trouver.
 La joie de Fanny, la stupeur du chef de division désempoigné se comprendront facilement.
 L'addition des deux chiffres donnait pour total *quatre cent seize* !
 Pas une carte de plus que le nombre voulu.
 On procéda séance tenante à la recomposition des jeux. Elle s'opéra sans peine, avec un résultat non moins concluant.
 —Eh bien, monsieur, qu'en dites-vous ? s'écria la triomphante Fanny. Nieriez-vous encore qu'on puisse prendre l'illusion pour la réalité, et se duper soi-même de la meilleure foi du monde ? Si, vous fiant au témoignage de vos yeux, vous aviez fait un éclat, que serait-il advenu, je vous le demande ?
 —Ne m'accablez pas, je vous en supplie, madame la comtesse ! murmura le petit homme en courbant sa tête pointue,

qui se trouva sur le même plan que sa bosse. Je suis écrasé, vaincu, battu, confus, anéanti ! Je meurs de honte ! Soyez généreuse et agréez mes plus humbles excuses

—Je vous tendrai la main, répliqua Fanny en riant, si vous consentez à avouer...

—Quoi ? Que faut-il avouer ?

—Que vous êtes non pas *vaincu*, mais *convaincu*, ce qui n'est point du tout la même chose

—Certes, je fais cet aveu, madame ! Comment s'insurger contre l'évidence ?

Et, tout en baisant la belle main parfumée que lui tendait madame de Tréjan, M. de Génin ajoutait *in petto* :

—*Convaincu* ! oui, je le suis, mais que le comte de Strény ayant tout prévu, même le soupçon, avait, en habile coquin, pris ses mesures en conséquence. Entre lui et moi le dernier mot n'est pas dit ! Je perds aujourd'hui la partie, j'aurai ma revanche ! Je vous pincerai, monsieur le comte ! je vous pincerai en flagrant délit !

Nous devons à nos lecteurs une brève explication.

L'adroite friponnerie par nous mise en scène est rigoureusement historique et s'est produite dans des conditions semblables à celles de notre récit. Des témoins oculaires, qui nous sont connus, l'affirmeraient au besoin.

Une seule chose peut, ce nous semble, paraître obscure.

Comment, après l'addition de la portée, le nombre des cartes restait-il identique ?

C'est la chose du monde la plus simple

M. de Strény, assis une première fois à la table du baccarat, s'était éloigné pendant quelques minutes en s'emparant avec une adresse de prestidigitateur d'un certain nombre des cartes du jeu lui-même, et c'est avec ces cartes qu'il avait composé sa portée.

Croix-Dieu guetta.

En voyant la comtesse et M. Génin sortir du boudoir, l'une oadieuse, l'autre confus (comme un renard qu'une poule aurait pris), il se sentit rassuré tout à fait

Fanny vint à lui de nouveau, et de nouveau lui saisit le bras.

—Eh bien ? lui demanda-t-il.

—Eh bien ! baron, répondit-elle, figurez-vous que ce petit monstre (un homme très distingué d'ailleurs) accusait simplement Strény de voler un jeu.

—Vos questions de tout à l'heure m'avaient fait deviner quelque chose d'approchant. Ah ça ! il est donc fou, ce bossu !

—Tout au moins un peu lunatique. Mais il a reconnu son erreur et ses torts.

—C'est heureux !

—Pas un mot à Strény, n'est-ce pas ?

—Oh ! soyez tranquille ! A quoi bon lui parler d'une offense absurde dont il ne pourrait d'ailleurs demander réparation ! Il se tuerait par le ridicule, s'il songeait seulement à provoquer une rencontre avec cet avorton. Pourquoi regardez-vous votre montre, comtesse ?

—Parce que le petit marquis de Braisnes doit me présenter quelqu'un ce soir.

—Quoi donc ?

—Je ne sais pas. J'ai reçu tantôt une dépêche à peu près ainsi conçue : "Chère comtesse, vous mènerez aujourd'hui étranger de haute distinction arrivant à Paris. Dis point le nom, veux faire surprise. Viendra de bonne heure, si possible. A vos pieds. De Braisnes." Or, nous sommes à demain, car il est près d'une heure. De Braisnes et son noble étranger ne viendront pas cette nuit.

—Comtesse, un bon conseil. Prenez garde au petit marquis.

—C'est un charmant garçon !

—Charmant, soit, mais *logé*. Pas plus de bon sens qu'une linotte. Ne lui laissez point trop la bride sur le cou, croyez-moi, pour les présentations. Un jour ou l'autre il vous causera quelque ennui, vous verrez.

—De Braisnes vit dans la bonne compagnie.

—D'accord, mais les étrangers, sait-on jamais bien positivement d'où ils sortent ? De Braisnes est-il homme à les contrôler ?

—Puisque le sien est de *haute distinction*, le contrôle est inutile.

Croix-Dieu se mit à rire.

—Quoi qu'on fasse et quoi qu'on se dise, ma belle comtesse, répliqua-t-il, vous avez le dernier mot et vous l'aurez toujours.

En ce moment, le plus singulier, le plus foudroyant coup de théâtre qu'un auteur dramatique ait inventé jamais pour finir un troisième acte sur un immense effet, se produisit dans la vie réelle, et dans le salon de Fanny.

VI

La porte du grand salon venait de s'ouvrir et dans son encadrement apparaissaient deux nouveaux personnages.

Le premier était un jeune homme de vingt-six ou vingt-sept ans, d'une stature bien au-dessous de la moyenne et d'une coquetterie superlative. tête de gommeux, tournure de gommeux, toilette de gommeux. Cinquante exemplaires identiques, tirés sur ce cliché, ornent tous les soirs l'orchestre des Variétés, du Palais-Royal et des Bouffes.

Son compagnon, beaucoup plus remarquable sous tous les rapports, semblait un géant à côté d'un nain.

Sa haute taille bien prise, ses membres souples et nerveux, l'élégante ampleur de ses formes, décelaient une constitution exceptionnellement athlétique.

Il pouvait avoir quarante-cinq ans.

Son front élevé était complètement chauve. Deux touffes de cheveux un peu crépus, d'un blond fade, se massaient audessus de ses tempes.

Des favoris de la même nuance, épais et longs, servaient de cadre aux pommettes saillantes de sa figure anguleuse. Les sourcils touffus formaient ombre sur les yeux d'un gris bleu très clair. Les moustaches énormes, si blondes qu'elles paraissaient blanches, cachaient à demi les lèvres sensuelles et souriantes.

Le teint, d'une pâleur mate, offrait des tons jaunes et bilieux.

L'ensemble de ce visage, sans avoir rien de frappant ni comme beauté ni comme laid, s'imposait à l'attention par une fierté presque sauvage et par une distinction hors ligne.

Une chaînette d'or suspendait à la boutonnière de l'habit noir une demi douzaine de petites croix, représentant des ordres incontestablement sérieux.

Le valet de chambre faisant fonctions d'huissier lança d'une voix rétentissante ces deux noms :

—Monsieur le marquis de Braisnes.

—Son excellence le prince Aldéonoff.

Nous l'avons dit, jamais coup de théâtre ne produisit un effet plus foudroyant que cette annonce.

Croix-Dieu, stupéfait et presque épouvanté, sentit le bras de la comtesse trembler, puis se raidir sur le sien.

Il regarda la jeune femme.

L'ex-Fanny Lambert, dont rien au monde, croyait-il, ne pouvait ébranler l'aploïb, paraissait changée en statue de cire tant son visage avait pris brusquement des tons livides. Ses yeux étaient hagards, sa bouche entr'ouverte. Elle ne respirait plus.

—Courage ! ... dit le baron tout bas. Soyez forte ! ... restez vous-même !

La comtesse fit un signe de tête qui semblait dire :

—J'essayerai, mais le choc est trop rude.

Le regard de Croix-Dieu chercha Georges et le découvrit dans un angle du salon.

Le mari de Fanny Lambert était effrayant.

Sa figure décomposée et plus pâle encore que celle de sa femme, offrait une expression inouïe de colère et de douleur.

Il se ramassait sur lui-même comme un homme qui va bondir, et cependant il restait immobile... On eût dit qu'une

puissance mystérieuse, plus forte que sa volonté, attachait ses pieds au tapis.

—Le diable s'en mêle ? pensa Croix-Dieu. D'où sort ce revenant ? eh, puisque le voilà plein de vie, pourquoi n'a-t-il pas démenti sa mort ? Nous aurions été sur nos gardes...

Serge Aldéonoff, nos lecteurs le savent, avait vécu longtemps à Paris, très lancé dans le monde du *high-life* et grand amateur de plaisirs.

Bon nombre des habitués de l'hôtel de la rue Le Sueur le connaissaient de façon plus ou moins intime.

La soudaine arrivée de Serge Aldéonoff dans la maison du comte leur paraissait chose surprenante, invraisemblable, impossible, et l'impudente audace du grand seigneur russe faisant naître de propos délibéré cette situation ultra-scabreuse, difficile et presque insoutenable pour lui-même, odieuse et humiliante pour Fanny, effroyable pour Georges Tréjan, leur causait un profond malaise.

Aussi répondirent-ils avec quelque froidour aux saluts et aux poignées de mains du souriant Aldéonoff qui s'écriait joyeusement :

—Je suis en pays de connaissance, ici, tout à fait, donc déjà ! C'est charmant, je vous assure ! Tout à l'heure s'il vous plaît, messieurs, nous resserrerons les nœuds d'une vieille amitié. Je l'espère et j'y compte... Mais je veux avant toutes choses être présenté par mon jeune introducteur à madame la comtesse de Tréjan et mettre mes hommages à ses pieds... De Braisnes, convièsez-moi, donc déjà tout de suite, je vous prie.

Le petit marquis rayonnait littéralement.

Jamais diplomate, au moment où il vient d'assurer par un chef-d'œuvre de politique la paix de deux grandes nations, ne fut plus fier de son œuvre que le gommeux sans cervelle ne l'était de l'effet préparé par lui et qu'il regardait comme une plaisanterie de haut goût, un peu raide peut-être, mais si drôle.

—Venez, cher prince, dit-il, notre belle comtesse est là-bas.

Précédant Aldéonoff il traversa les groupes, si animés un instant auparavant et devenus tout à coup silencieux.

Fanny, dominée ou plutôt anéantie par une trop écrasante émotion, s'appuyait sur Croix-Dieu, et, la tête basse, attendait effarée.

Elle méprisait assurément son mari et ne le cachait guère, mais elle ne le méprisait point assez pour ne pas comprendre instinctivement qu'il se révolterait contre l'outrage public, et que quelque effroyable scandale allait éclater.

Serge s'arrêta devant la jeune femme dont il ne voyait pas le visage. Ses yeux de Kalmouk étincelèrent. Il s'inclina très-bas en jetant son claque sous son bras gauche avec un peu théâtrale, et il commença :

—Madame la comtesse, donc déjà.

Fanny, frissonnant de la racine des cheveux à la plante des pieds en entendant cette voix, releva la tête.

Le Russe resta muet et recula, comme à l'aspect du masque de Méduse.

Une stupeur profonde, mêlée d'un immense embarras se peignit sur son visage tourmenté. Ses yeux devinrent fixes. Il s'inclina de nouveau et il balbutia :

—Vous ! c'était vous ! Ah ! je ne savais pas... Non... Je ne savais pas. Je vous en donne ma parole d'honneur ! Je suis un galant homme, madame la comtesse... pardonnez-moi... Je me retire à l'instant même.

Il lança un regard furieux au petit marquis de Braisnes, qui ne songeait plus à trouver la chose plaisante, et, saluant pour la troisième fois, il tourna sur ses talons et voulut s'éloigner.

Georges avait quitté l'angle du salon où il s'isolait, il venait de traverser à son tour la foule des invités de sa femme et il se tenait, les bras croisés sur sa poitrine, en face du Russe auquel il barrait le passage.

Serge regarda non sans surprise cet homme immobile et muet dont le silence et l'immobilité étaient gros de menaces.

—Pardonnez-moi, dit-il avec une sorte d'hésitation, faites-moi place, je vous prie.

Georges ne bougea pas.

—Faites-moi place ! répéta Serge d'un ton qui devenait hautain.

—Monsieur, répliqua Georges d'une voix étrange, sifflant entre ses dents serrées, vous ne vous êtes pas fait présenter à moi, que je sache, et vous avez eu tort ! Qui êtes-vous ?

—Mon nom a été prononcé à haute voix, par un valet, monsieur, répondit le Russe, et vous avez dû l'entendre comme tout le monde, donc déjà.

—Je ne l'ai point entendu, sans doute, puisque je vous prie de me l'apprendre.

—A mon tour, monsieur, je vous demande : Qui êtes-vous ?

—Je suis le comte de Tréjan.

Serge, s'inclinant, répliqua :

—Eh bien ! moi, monsieur le comte, je suis le prince Aldéonoff...

—Je ne vous crois pas ! reprit Georges.

—Monsieur ! s'écria Serge avec un commencement de colère.

—Non, je ne vous crois pas ! répéta Georges. Non ! non ! non ! et j'ai pour cela de bonnes raisons ! Il n'y avait qu'un prince Aldéonoff... Il est mort ! Je possède son acte de décès et sa veuve est aujourd'hui comtesse de Tréjan !

Le Russe, se détournant à demi, chercha sans pouvoir trouver les yeux de Fanny.

—Monsieur le comte, dit-il d'une voix très-lente, après un silence d'un instant, puisque vous paraissez m'accuser de mensonge, il faut bien, donc déjà, que je me justifie.

—J'attends.

—Si vous possédez, comme vous le dites et comme je le crois, l'acte de décès d'un prince Aldéonoff, cet acte est l'œuvre d'un faussaire. J'ai été blessé grièvement par un assassin, il a quelques mois, cela est vrai, et les journaux de mon pays ont annoncé ma mort, mais vous voyez que j'en suis revenu. Mon pénible devoir est d'ajouter ceci : Je suis le dernier des Aldéonoff... le seul... et n'ai jamais été marié... Donc personne n'aurait pu, si j'étais mort, épouser ma veuve.

—Ah ! cria Georges, c'est une fausseté ! Le mariage était une union morganatique, je le sais, mais cette union a reçu la consécration religieuse.

—Jamais ! répéta Serge.

—Vous mentez encore et j'en ai la preuve ! L'acte de mariage est dans mes mains.

—Il est faux comme l'acte mortuaire, voilà tout, et j'aurai l'honneur de vous faire observer, donc déjà monsieur le comte, que vous venez de m'appeler deux fois menteur.

—Et je le répète, et je le répèterai sans cesse, car ou vous mentez aujourd'hui, ou vous avez trompé lâchement, par un simulacre de cérémonie, par une fourberie indigne, celle que vous vouliez obtenir à tout prix !

—Pour qui me prenez-vous, monsieur le comte ? répliqua Aldéonoff avec hauteur. Suis-je capable d'une infamie ?

—Ainsi, vous niez ?

—Mais je le crois bien, que je nie ! Et, si cela est tout à fait indispensable pour vous convaincre, j'en appelle à un témoignage que vous ne récuserez pas sans doute.

—Lequel ? ah ! parlez donc !

—Celui de madame la comtesse de Tréjan qui nous écoute et qui, si j'ai menti, n'a qu'à me démentir. Vous voyez bien, monsieur le comte, donc déjà, que madame la comtesse se tait.

—Mais alors, reprit Georges, dans un paroxysme d'angoisse, de fureur et de honte, mais alors, si vous n'étiez pas le mari de mademoiselle Fanny Lambert !...

—Plus bas, monsieur le comte, dit vivement Aldéonoff, par respect pour vous-même, parlez plus bas.

—Je parlerai tout haut, car je veux qu'on m'entende ! poursuivit le jeune homme avec violence. Fanny Lambert était une aventurière qui se fit passer pour la veuve d'un prince pour que je l'épouse ! Alors, moi, je suis venu, moi le comte de Tréjan, possesseur d'un vieux non ! héritier d'un vieux titre ! et pour deux millions j'ai vendu ce nom et ce titre à mademoi-

moiselle Eanny Lambert ! Pour deux millions, j'ai fait de cette fille la comtesse de Tréjan ! Et je vis oisif aujourd'hui, en paix et en prospérité, sans souvenir fâcheux de la veille et sans souci du lendemain ! Je suis riche, pardieu ! Les deux millions de la comtesse de Tréjan rapportent cent mille francs ! J'ai cent mille livres de rentes, grâce à vous, monsieur ! Grand merci ! Et voilà ce qu'on dit ! et voilà ce qu'on pense ! Et moi qui croyais sentir autour de moi, dans l'atmosphère, dans les paroles, dans les regards, dans toutes choses, une sorte de dédain, et qui m'en étonnais ! Ah ! triste dupe ! ah ! pauvre niais ! Une seule chose devait m'étonner, c'est qu'on prit la peine de cacher à demi l'immense mépris que je méritais !

Épuisé par ce grand éclat de désespoir et de rage, Georges se laissa tomber sur un siège et, la tête cachée dans ses mains, sanglota.

VII

Les sanglots convulsifs de Georges soulevaient ses épaules. A travers ses doigts crispés ses larmes ruisselaient comme une pluie d'orage.

Jamais spectacle ne fut plus navrant, et les témoins de cette scène douloureuse avaient le cœur serré.

Tout autre femme, à la place de Fanny Lambert aurait subi, ne fût-ce que pour quelques minutes, le contre-coup de l'émotion générale et se serait jetée aux pieds de son mari, suppliant et demandant grâce avec cette éloquence entraînée qui, dans les grandes crises, ne manque jamais aux filles d'Eve.

La comtesse de Tréjan était d'une autre trempe.

L'absence de cœur la défendait contre un entraînement même passager. Il n'y avait en elle que des sens et des nerfs.

Elle venait de réagir vite contre sa première et terrible émotion. Elle se sentait maîtresse d'elle-même désormais et, approchant ses lèvres de l'oreille de Croix-Dieu, elle murmura :

—Cette odieuse scène a duré longtemps ! Le ridicule dont ce malheureux se couvre à plaisir rejailirent à la fin sur moi. et je ne le veux pas ! Coupez court à tout ceci, je vous en supplie.

—Je tâcherai, fit le baron.

—Hâtez-vous et réussissez.

Croix-Dieu franchit les quelques pas qui le séparaient du comte et, posant la main sur son épaule, lui dit :

—Allons, mon ami, soyez homme !

Georges, sous ce contact bien léger pourtant, tressaillit de tout son corps comme si quelque étincelle électrique venait de le toucher.

Il se redressa. Son mouchoir passant sur son visage effaça la trace de ses larmes ; instantanément ses yeux devinrent secs. Il promena autour de lui un triste et sombre regard qui s'arrêta sur Aldéonoff.

Ce dernier prit la parole :

—Monsieur le comte, dit-il avec beaucoup de noblesse, j'éprouve le plus profond regret de ce qui vient de se passer, je vous en donne ma parole d'honneur. J'ajoute qu'étant la cause tout à fait involontaire, mais enfin la cause d'une si regrettable situation, je serais à vos ordres dans le cas où il vous conviendrait de me demander raison de l'offense commise à mon insu. Je suis descendu au *Grand-Hôtel*. C'est là que me trouveraient vos témoins, s'il vous plaisait de m'en envoyer.

Georges secoua la tête.

—Non, répliqua-t-il d'une voix sourde. Non, je ne vous enverrai pas de témoins, non, je ne vous demanderai pas raison ! Vous ne m'avez jamais offensé, monsieur ! L'outrage qui m'a été fait est l'œuvre d'une femme, il restera donc impuni, car on ne se venge d'une femme que par le mépris et non autrement. Je vous ai tout à l'heure accusé de mensonge, j'avais tort et je vous en demande pardon, humblement pardon, ainsi qu'il convient à un homme avili et méprisé comme je l'étais et comme je le suis encore. Ces excuses sont-elles suffisantes ?... Trouvez-vous que ce soit assez ?

—C'est trop ! s'écria Serge, c'est cent fois trop ! Votre colère était légitime. Je n'avais droit, donc déjà, à aucune excuse.

—Ah ça, mais, pensait Fanny, ce Georges est donc un lâche ! il recule ! il a peur !

L'attitude du jeune homme venait de se modifier tout à coup. Il portait maintenant la tête haute et ses yeux mornes se remplissaient de flammes.

—J'étais tombé, poursuivait-il d'une voix ferme. Je me relève ! Vous tous qui m'entourez, vous vous êtes dit : *Le comte de Tréjan est un misérable !* Eh bien, vous vous trompez, messieurs. Le comte de Tréjan était dupe et n'était pas complice ! Vous allez en avoir la preuve ! Je quitte pour toujours cette femme à qui l'on m'accusait d'avoir vendu mon nom, et que j'aimais comme un insensé ou plutôt comme un aveugle ! J'abandonne, pour n'y rentrer jamais, ce logis où j'ai failli laisser mon honneur, et en partant je n'emporte rien, rien que cet honneur reconquis.

Georges fit de la main un geste qui ressemblait à un défi autant qu'à un salut et, sans même jeter un regard à Fanny, traversa lentement la foule silencieuse.

Au moment d'atteindre le seuil il s'arrêta, se retourna, salua pour la seconde fois d'une façon à demi provocante les groupes pour lui livrer passage, et sortit.

Lorsque la porte se fut refermée derrière lui, une sorte de frémissement courut dans les salons, pareil à ce fiévreux murmure qui dans une salle de spectacle monte du parterre au cintre quand le rideau vient de tomber sur une fin d'acte puissante.

Serge Aldéonoff semblait très-ému.

—C'est un homme, ce comte de Tréjan ! pensait-il, il a, donc déjà, remué mon âme jusqu'au fond.

Fanny s'approcha de Croix-Dieu.

—Ainsi, lui dit-elle tout bas, c'est fini ! Singulière chose que la vie ! Qui donc aurait prévu ce brusque dénouement ? Mieux vaut d'ailleurs qu'il en soit ainsi... Je suis comtesse et me voilà libre.

—Vous êtes très-forte, ma chère !... répliqua Philippe sur le même ton.

—En doutiez-vous ? Mais cette petite scène dramatique qui n'était point dans le programme a jété un froid désolant... il ne faut pas que mes invités se dispersent sous une impression fâcheuse. Donnez des ordres, je vous prie, baron, afin que le souper soit servi sans retard.

Croix-Dieu obéit en souriant aux désirs de Fanny, et cette dernière se dirigea vers Alhéonoff au moment où le Russe disait de sa voix la plus gutturale :

—Monsieur le marquis de Braignes, venez donc un peu, s'il vous plaît.

—Me voici, cher prince, me voici... s'écria le minuscule goumoux avec un empressément inquiet.

—En me proposant de m'amener ce soir ici, reprit Aldéonoff, vous saviez parfaitement bien, donc déjà, que j'avais eu l'honneur d'être présenté jadis à madame la comtesse, longtemps avant son mariage.

—Mais, prince, commença le sot personnage.

—Vous le saviez ? interrompit Serge. Je suis certain que vous le saviez, puisque hier, au *Gand-Hôtel*, de mon appartement, vous avez regardé d'un air très-curieux une miniature qui est un portrait, et qu'à propos de ce portrait vous m'avez questionné.

—Eh bien ? oui, prince, je le savais, ou du moins je le soupçonnais.

—Donc déjà, poursuivit le Russe en ôtant avec lenteur le gant de sa main gauche, c'est en toute connaissance de cause que vous m'avez introduit dans une demeure où ma présence devait troubler le repos d'un gentleman et la paix d'une dame.

—Mon Dieu, prince, balbutia le petit marquis, je ne voyais aucun mal à cela. Il s'agissait en somme d'une simple plaisanterie ! d'une situation de vaudeville !... Pouvais-je me douter que les choses tourneraient au tragique ? Jamais de la vie ! Moi d'abord, voyez-vous, en pareille occurrence, j'aurais bien ri.

—Monsieur le marquis de Braignes, continua Serge avec un sang-froid, vous m'avez fait jouer, à mon insu, un fâcheux personnage, et, donc déjà, je vous assure que je n'accepte point de tout cela ! Monsieur le marquis de Braignes, vous n'êtes pas un galant homme !

La pendule du grand salon venait de sonner la demie après une heure du matin.

Les valets de pied ouvrirent à deux battants la porte donnant accès dans la salle à manger, et un maître d'hôtel annonça :

—Madame la comtesse est servie.

Fanny se trouvait à côté d'Aldéonoff.

—Prince, lui dit-elle en souriant, votre bras.

Serge, au lieu d'arrondir avec son habituelle galanterie le bras demandé, fit deux pas en arrière et, s'inclinant profondément, répliqua :

—Vous qui êtes bonne autant que belle, madame la comtesse, vous serez indulgente, donc déjà, je l'espère, et vous m'excuserez si je décline, à mon très-grand regret, l'honneur de vous conduire.

—Ea quel motif auriez-vous, cher prince, de décliner *cet honneur* ? reprit la jeune femme avec un nouveau sourire.

—Je n'assisterai point au souper.

—Songeriez-vous à nous quitter déjà ?

—J'y songe, hélas !... et je me retire.

—Adieu, madame la comtesse, répéta Serge en s'inclinant de nouveau. Adieu... .

Il salua les hommes, non sans quelque hauteur, et quitta le salon.

Madame de Tréjan le suivit du regard jusqu'à la porte.

—Va-t'en ! murmura-t-elle, va-t'en, puisque tu veux partir et puisque tu te crois le maître de vouloir ! Nous verrons bien si tu ne reviens pas !

Elle continua tout haut :

—Monsieur le baron de Croix-Dieu, donnez-moi votre bras. Allons souper, messieurs !

Et, se penchant vers Philippe, elle ajouta à demi-voix :

—Il n'y a rien de changé ici, il n'y a qu'un mari de moins.

VIII

Le souper fut très-gai.

Jamais la comtesse ne s'était montrée plus brillante ;— l'excessive tension de ses nerfs semblait doubler l'éclat de son esprit. Sa gaieté, peut-être un peu fébrile, n'avait cependant rien de contraint, on eût dit qu'elle voulait se faire un piédestal de sa position fautive et, si difficile que fût l'entreprise, elle la menait triomphalement à bien.

Sous l'influence de cet éblouissant esprit, de cette gaieté communicative, et grâce aussi peut-être aux libations multipliées des vins d'Espagne à la glace et des vins de Champagne frappés en sorbets, l'impression pénible résultant de la scène lamentable à laquelle nous avons assisté s'effaçait rapidement.

—Quand les convives se levèrent de table ils ne songeaient plus guère à plaindre Georges Tréjan. La comtesse dit à ses convives :

Malgré l'odieuse scandale qui s'est produit ici et auquel j'ai bravement tenu tête, ma maison n'en restera pas moins une maison bien posée et recherchée comme auparavant.

—Supposez-vous que Georges reviendra ? lui dit-on.

—Je suis absolument certaine du contraire.

—Que va-t-il devenir ?

—C'est son affaire et non la mienne.

—Songez qu'il est votre mari, qu'il vous aime et qu'il a des droits.

—Des droits ! je le mets au défi d'en user ! Il ne le tentera même pas. L'abîme creusé cette nuit entre nous est infranchissable. Je vous réponds qu'il le comprend !

—Les actes de mariage et de décès, si bien rédigés, si parfaitement timbrés, si correctement légalisés (deux chefs-d'œuvre !) sont-ils en sa possession ?

—Oui.

—Tant pis !

—Pourquoi tant pis ? Qu'importe ?

—Il importe beaucoup. Ces actes sont des faux.

—Bien innocents...

—Ceci, chère comtesse, dépend du point de vue auquel on se place pour envisager la question, mais je crois en effet que ces actes n'ayant point été produits en France, il serait difficile de poursuivre à leur sujet devant la justice française : il est néanmoins très-fâcheux que M. de Tréjan ait contre vous cette arme. Actes maudits !

—C'est de vous que je les tiens, ils sont votre ouvrage.

—Eh ! je croyais Aldéonoff mort et enterré ! Si je l'avais soupçonné vivant, aurais-je eu la folie de fabriquer son acte de décès !

—Il est possible que M. de Tréjan, quittant l'hôtel à l'improviste, ait oublié ou négligé d'emporter ces papiers, murmura Fanny.

—Oui, cela est possible, cela est même probable, reprit Croix-Dieu. Où Georges les gardait-il ? Le savez-vous ?

—Dans un portefeuille que je connais bien.

—Et ce portefeuille ?

—Dans un meuble de son atelier, et, plus je réfléchis, plus je crois fermement qu'ils y sont encore.

—Il faudrait s'en assurer sans retard.

—Dès que le dernier de mes hôtes sera parti nous monterons ensemble et nous saurons à quoi nous en tenir.

Dix minutes après ces paroles échangées, les salons du petit hôtel de la rue Le Sueur étaient complètement déserts.

Croix Dieu et madame de Tréjan gagnèrent le premier étage.

Une antichambre commune donnait accès dans l'appartement de Fanny et dans celui de Georges.

—Entrons chez moi, dit la comtesse. J'ai quelque chose à prendre.

Dans un des angles se voyait un délicieux meuble, affectant la forme d'un *cabinet* italien du seizième siècle.

Une chaînette d'or, cachée sous la ceinture de feuillage du costume de bacchante, soutenait deux ou trois clefs mignonnes et d'une forme bizarre dont Fanny ne se séparait jamais.

Madame de Tréjan introduisit l'une d'elles dans la serrure microscopique du meuble italien ; aucun bruit ne se fit entendre et le panneau d'ivoire et d'ébène, tournant sur ses gonds, démasqua un panneau d'acier damasquiné qui, sous la pression d'un ressort invisible, s'ouvrit aussitôt comme le premier.

Le meuble si adorablement artistique cachait un coffre-fort.

Philippe jeta dans l'intérieur un regard curieux et vit, rangés en bon ordre sur les tablettes, des écrins, des liasses de titres au porteur, quelques paquets de billets de banque et un certain nombre de rouleaux d'or.

—Ah ça, mais, dit-il en riant, c'est une succursale de la banque, ce *cabinet* !

—Presque ! répliqua Fanny de même, j'ai là-dedans, en diamants et en valeurs réalisables, deux millions trois cent mille francs.

Les prunelles du baron étincelèrent.

Croix-Dieu promena son regard autour de la vaste pièce à peine éclairée par la flamme tremblotante de l'unique bougie.

Il ne vit rien qui lui parût suspect ou seulement inquiétant.

La chambre semblait déserte.

Elle allait refermer le coffre-fort.

Croix-Dieu était debout derrière elle, à deux pas. Il souriait.

Sa main droite avait disparu depuis instant dans la poche de côté de son pardessus. Elle reparut armée d'un de ces couteaux catalans à manche de corne, à lame épaisse affilée et pointue, dont la trempe ne le cède en rien à celle des stylets florentins de la bonne époque.

Cette main se leva, le bras se raidit, et le couteau s'enfonça jusqu'au manche entre les épaules de la comtesse.

Fanny poussa un cri, un seul, ou plutôt un gémissement rauque, et s'abattit, la face sur le tapis.

Tout le dos du poignoir blanc devint rouge.

La malheureuse femme se débattait en râlant.

Croix-Dieu se pencha sur elle et frappa de nouveau.

Fanny remuait encore, faiblement, mais elle remuait.

Croix-Dieu allait frapper une troisième fois. Sa main levée s'abaissait déjà.

Il s'arrêta soudain, glacé d'épouvante par un bruit inattendu.

Les anneaux des pentes de tapisserie du grand lit à colonnes grinçaient en glissant sur leurs triangles.

En sortant de chez la comtesse le prince avait été assailli et blessé sérieusement et on l'avait e trée chez Fanny où on avait pensé ses blessures. Il reposait à côté de la chambre de la comtesse.

Aldéonoff, effaré, sanglant car, dans la violence de son effort pour se soulever, la blessure de sa poitrine s'était rouverte, Aldéonoff, disons-nous, se soutenait des deux mains aux rideaux écartés et regardait sans se bien rendre compte de l'effroyable tragédie jouée sous ses yeux.

Il devina tout à coup la signification du groupe hideux formé dans cette chambre sombre par la victime et par le bourreau. Il n'était point le jouet d'un cauchemar effrayant. La monstrueuse réalité se dressait devant lui.

Une sorte de rugissement s'échappa de ses lèvres.

—Assassin ! cria-t-il d'une voix étranglée, assassin ! assassin !

Et se jetant hors du lit, presque nu, farouche, menaçant, terrible malgré sa faiblesse, il bondit vers Croix-Dieu.

Mais le baron n'avait plus peur.

Son visage sinistre, froncé par un rictus bestial, ressemblait au museau du tigre. Une phosphorescence étrange jaillissait de ses prunelles.

—Ah ! commanda-t-il, taisez-vous !

—Assassin ! répéta le prince dont la voix s'étranglait de plus en plus, et qui, malgré son courage et sa fureur, trébuchait à chaque élan.

Il touchait presque Philippe, il étendait les bras pour le saisir et pour engager contre lui une lutte insensée.

Croix-Dieu le saisit par l'épaule, et d'un seul coup de son couteau catalan lui trancha la gorge si profondément que la tête fut à demi séparée du tronc. En même temps, avec une atroce présence d'esprit, il se jeta de côté pour n'être point atteint par le flot de sang qui jaillissait de l'énorme blessure.

Serge Aldéonoff tomba sans pousser un soupir.

Croix-Dieu regarda froidement ce cadavre étendu sur le dos, les bras en croix, les yeux ouverts et vitreux.

—Comme le baron Worms ! murmura-t-il. Encore un qui ne parlera pas !

IX

Après avoir formulé cette réflexion philosophique : *Encore un qui ne parlera pas !* Croix-Dieu immobile, le couteau à la main, l'oreille tendue, écouta, prêt à bondir.

Le rauque gémissement de Fanny, les cris répétés d'Aldéonoff, la double chute des victimes, pouvaient avoir éveillé quelqu'un dans l'hôtel.

On allait accourir peut-être.

Peut-être il faudrait tuer encore et donner un dernier acte à l'effroyable drame.

Cinq minutes s'écoulèrent, et c'est long, cinq minutes, pour l'assassin qui guette auprès de deux cadavres.

Pas un bruit, pas un mouvement ne vinrent annoncer que la terrible boucherie eût donné l'éveil à quelqu'un.

Femmes de chambres et valets dormaient en paix.

Croix-Dieu respira,

—Le plus fort est fait ! murmura-t-il. En vérité, j'ai des nerfs d'acier ! Le cœur est aussi ferme que le bras ! Qu'est-ce donc, après tout, que le meurtre dont les faibles s'effrayent ? Les empereurs tuent plus que moi pour conquérir une province ! On les couronne de lauriers ! Pour conquérir des millions, je tue aussi. C'est la guerre !

Il fallait achever sans retard la besogne si bien commencée. Le baron n'avait point à s'occuper du prince. Le coup de couteau l'avait frappé comme la foudre, et l'âme s'était envolée par la gorge béante.

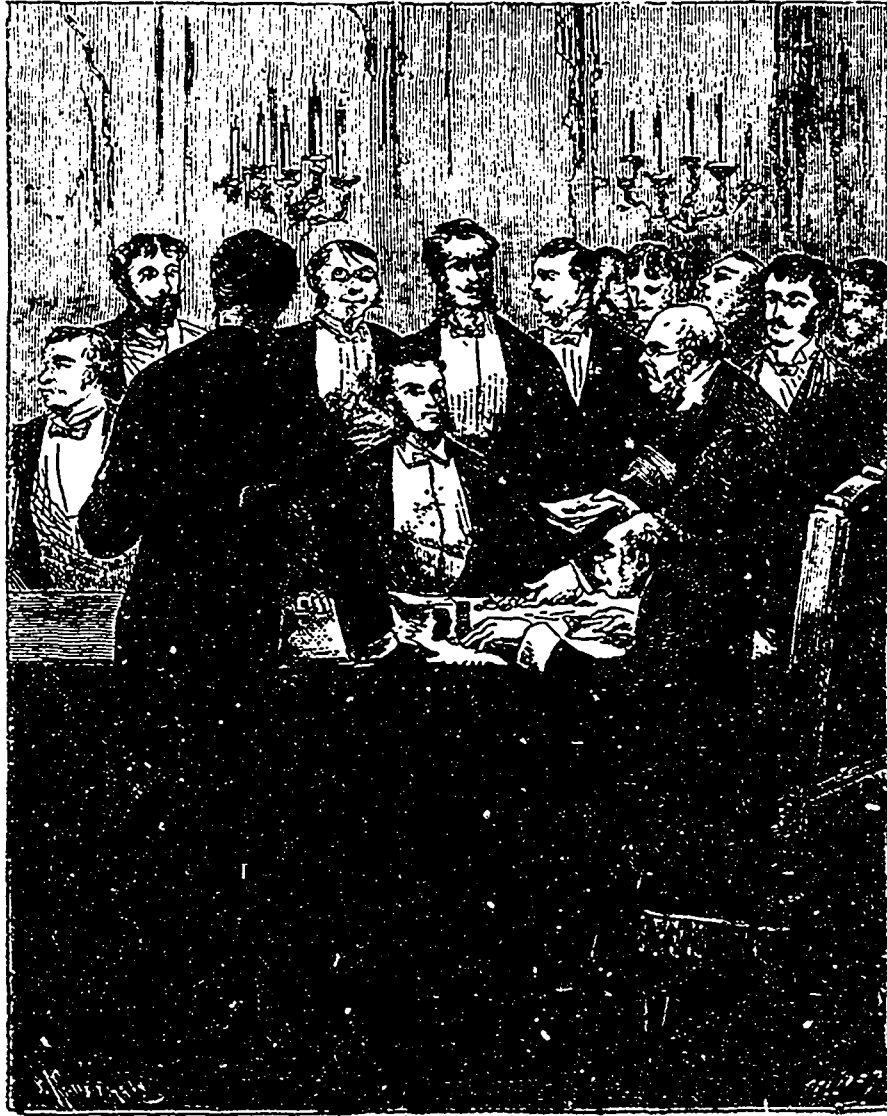
Restait Fanny dont le corps élégant gisait dans une mare sanglante, et qui maintenant ne remuait plus.

Philippe se pencha vers elle et, c'est à peine si nous osons l'écrire, il eut épouvantable courage de retourner ce corps inerte.

Croix-Dieu leva son couteau, mais après une seconde d'hésitation il ne le laissa point retomber.

—A quoi bon ? se demanda-t-il. Cela me répugne de m'acharner inutilement sur ce cadavre... j'ai frappé deux fois... c'est assez... D'ailleurs nous allons voir.

Il tira de sa poche une petite glace à boîtier d'ébène, dont il faisait habituellement usage pour s'assurer que les pointes effilées de ses moustaches étaient irréprochables, il l'ouvrit et l'approcha des lèvres de Fanny.



M. de Génin, le petit bossu, fit entendre sa voix de crécelle. (Page 337).

Le visage de la malheureuse créature, bien coupable, mais bien punie ! offrait une expression étrange. La terreur à son paroxysme s'était en quelque sorte figée sur ses traits charnants.

Les prunelles, dans une convulsion suprême, avaient disparu sous les paupières. Les yeux semblaient tout blancs dans la pâleur du masque. La bouche ouverte et contractée gardait l'empreinte du dernier râle. Les petites dents étincelaient dans leur écrin de corail encore rose.

La tête si merveilleusement belle était devenue sinistre.

Aucune vapeur ne vint ternir la surface du miroir en miniature.

Non content de cette épreuve, Philippe posa sa main sur la poitrine de la comtesse, à l'endroit du cœur, et l'y laissa longtemps appuyée.

—Pas un souffle et pas un battement, murmura-t-il. Elle est bien morte et je n'ai rien à craindre... Finissons vite.

Il se dirigea d'un pas ferme vers le coffre-fort, vida les écrins que leur volume rendait embarrassants, entassa pêle-mêle dans

ses poches les bijoux et les paquets de billets de banque, se fit avec les liasses de titres au porteur une sorte de plastron sur lequel il boutonna sa redingote et son par-dessus, négligea volontairement d'emporter les rouleaux d'or qui, (vu les proportions prises par sa fortune), ne constituaient pour lui qu'une somme insignifiante, et, tenant d'une main le bougeoir et de l'autre son arme sanglante, il quitta la chambre du meurtre et passa dans le cabinet de toilette où il s'arrêta.

La il alluma plusieurs bougies et, debout en face d'une grande glace, il fit subir à toute sa personne un examen minutieux.

De cet examen résulta la certitude que pas une gouttelette pourpre n'avait jailli sur son visage, sur ses mains et sur ses vêtements.

Sans la moindre crainte il pouvait affronter les regards.

Il lava soigneusement le couteau qui venait d'accomplir une si formidable besogne et, prudent jusqu'au bout, il le plaça tout ouvert dans sa poche de côté, puis, après avoir éteint les bougies, il franchit la chambre à coucher où le lit en désordre était tiède encore peut être, il gagna l'antichambre, descendit l'escalier, sortit du vestibule, traversa la cour, ouvrit sans bruit la petite porte avec la clef volée dans la loge du concierge, se garda bien de refermer cette porte et se trouva sur le trottoir de la rue Le Sueur absolument déserte.

D'un pas rapide il parcourut la place de l'Arc-de-Triomphe, en laissant à droite les Champs Élysées ; il s'engagea dans l'avenue de Friedland, un cigare aux lèvres, ralentissant sa marche pour se donner la physionomie d'un gentleman attardé par quelque bonne fortune et regardant son logis.

Chemin faisant il pensait :

— Ma parole d'honneur, j'ai conduit tout cela de main de maître ! Du temps du baron Worms j'avais commis l'impar donnable faute de laisser dans mon bureau les lettres de Stani Picoulet et les autographes d'Aline Pradier. Cette imprudence, qui semblait peu compromettante, a failli me perdre. Aujourd'hui, pas un indice oublié derrière moi ne peut me livrer ma trace. Le concierge affirmerait, la tête sur le billot, qu'il m'a vu partir un peu après minuit ! La femme de chambre a fermé consciencieusement à double tour la porte du vestibule et poussé les verrous ! Le diable lui-même, s'il se mettait en tête d'expliquer ma présence dans l'hôtel, y perdrait son latin ! On accusera quelque valet, on lui coupera la tête très-bien, et moi je dormirai tranquille sur un oreiller de millions.

Tout en monologuant ainsi, Croix-Dieu arriva sans encombre rue Saint-Lazare.

Le portier, réveillé par son coup de sonnette magistral, lui tira le cordon, et se rendormit en disant :

— Voilà pourtant monsieur le baron qui vient encore de cascader ! Il n'est plus tout jeune, monsieur le baron, mais si bel homme, si aimable et si riche ! Les femmes l'adorent, et c'est naturel ! Ah ! que je voudrais être à sa place ! Mon Dieu que je le voudrais donc !

Philippe se servit d'une petite clef dont il ne se séparait jamais et rentra chez lui.

Au lieu de se mettre au lit, il pénétra dans un cabinet appartenant à sa chambre à coucher et communiquant avec l'antichambre par une porte toujours fermée en dedans.

Là se trouvait une grande armoire d'apparence très simple, mais doublée de feuilles de tôle et munie d'une serrure incrochetable.

Il étala sur l'un des rayons de cette armoire qui lui servait de coffre fort le butin fraîchement conquis.

À côté des diamants de la vicomtesse de Grandlieu, il disposa d'une main savante ceux de la comtesse de Tréjan, et prit plaisir à faire scintiller leurs facettes sous les foux d'une lampe concentrés par un puissant réflecteur.

Minutieusement ensuite il compta les billets de banque, examina les titres au porteur et constata qu'ils représentaient bien une somme de deux millions au moins.

— Deux millions, murmura-t-il, et le chèque du vicomte, trois millions ; et douze cent mille francs de diamants, quatre

millions deux cent mille francs, sans compter les billets et ce que j'ai déjà. Deux cent vingt mille livres de rentes ! En y joignant les six millions et demi de madame veuve Blanche Gavard, j'aurai près de six cent mille livres de rentes ! Quel mirage ! Qui m'aurait dit cela jadis, quand j'étais un pion famélique au collège de Rennes ? Ce que c'est que la volonté ! Avec elle, rien n'est impossible ! je le prouve. À notre époque, l'argent est tout ! Quiconque est riche est honoré ! J'inspirerai l'envie, je commanderai le respect et, si l'ambition me vient, quelque jour je serai très-grand !

Pendant une ou deux secondes, Croix-Dieu réfléchit.

— Pour les bijoux, reprit-il, et pour les titres, beaucoup de prudence sera nécessaire. Les diamants, quand ils sont beaux comme ceux-ci, sont connus et leur signalement existe. Les numéros des valeurs de Fanny peuvent (quoique ce soit improbable) se trouver dans les mains d'un agent de change ou d'un notaire. Tenter de vendre tout cela à Paris et directement serait insensé et dangereux. Un petit voyage en Angleterre me permettra de réaliser. Je connais à Londres des millionnaires sans scrupules, des Samuel Kirchen très-sérieux qui s'empresseront de traiter avec moi. Cela me coûtera un peu cher, il est vrai, mais je ne courrai du moins aucun risque.

A tout événement le sage est préparé !

dit le poète. Mettons-nous en mesure pour le cas où quelque alerte se produirait à l'improviste.

Le baron, joignant l'action aux paroles, brisa les moutures des bracelets, des colliers, des peines, des agrafes, des boutons d'oreilles, entoura de ouate les diamants ainsi réduits à leur plus simple expression et les plaça dans un petit sac de peau qui n'avait, ma foi, pas du tout la mine (à en juger par son volume) de renfermer plus d'un million.

Il fit des titres au porteur un seul paquet très-serré, ficelé dans une solide enveloppe de papier gris, et il installa ce paquet et le petit sac au fond d'une grande gibecière de voyage qui reçut en outre un joli revolver bien et dûment chargé.

Cette gibecière fut placée dans l'armoire doublée de tôle dont le baron ferma la porte à double tour, puis, enchanté de l'emploi de son temps depuis la veille, il alla se coucher et garda sous son oreiller le portefeuille contenant le chèque signé par Armand de Grandlieu.

Après quelques heures d'un sommeil que n'avaient visité ni le spectre d'Aldéonoff ni celui de Fanny Lambert, Philippe quitta son lit, fit sa toilette et son valet de chambre.

— Je sors, lui dit-il, je rentrerai vers dix heures et demie... J'attends M. Octave Gavard à déjeuner, à onze heures... Que tout soit prêt.

* *

Un petit nombre de pages peuvent et doivent nous suffire pour raconter vingt-deux années de la vie de mademoiselle d'Auberive.

Quand approche l'heure du dénouement, s'attarder en de longs récits rétrospectifs serait une maladresse insigne que nous nous garderons de commettre.

Nous dirons ce qu'il est indispensable de dire, et pas plus.

Et d'abord, prions nos lecteurs, si leur mémoire est infidèle, de vouloir bien se reporter au prologue de ce récit.

Henriette, après son mariage avec Loc-Earn et la naissance de son fils au boulevard des Batignolles, était partie pour le château que possédait aux environs d'Orléans sa tante, la comtesse de Nancrey, chez qui M. d'Auberive la croyait installée depuis quatre jours.

Trois jours se passèrent encore.

Le quatrième, dans l'après-midi, une dépêche de Paris arriva pour Henriette.

Elle était de Josoph, le vieux valet de chambre, et contenait ces mots :

“ Revenez, mademoiselle. Mon maître est bien malade. ”

Une terrible et double inquiétude s'empara de la jeune fille. L'état de son père offrait-elle une réelle gravité ?

Le soir, en arrivant en gare à Paris, elles trouvèrent Joseph sur le quai.

Il voulait préparer la triste Henriette à recevoir le coup terrible.

Le matin de ce même jour, en découvrant que le comte de Loc-Earn, son protégé, son autre lui-même, presque son fils, était un malfaiteur, un vulgaire coquin, un repris de justice, en apprenant que le commissaire de police et les agents venaient d'arrêter ce misérable, M. d'Auberive était tombé foudroyé par une paralysie du cerveau.

Il avait rendu le dernier soupir sans reprendre un instant connaissance.

Henriette, tout en se dirigeant aussi vite que le lui permettait sa faiblesse et son émotion vers la voiture amenée par Joseph, demanda :

— Mais comment se fait-il que vous l'ayez ainsi laissé seul, mon pauvre père ?

— Il n'est pas seul, mademoiselle, balbutia le valet de chambre, songeant aux prêtres qui priaient autour de la couche funèbre.

— M. Robert est près de lui sans doute ? reprit la jeune fille d'une voix tremblante et à peine distincte.

Joseph baissa la tête et se tut.

X

Il était impossible de cacher bien longtemps la vérité terrible à la malheureuse Henriette.

Pendant le trajet de la gare d'Orléans à la rue de la Ville-Evêque, le fidèle serviteur avoua quel l'état de M. d'Auberive ne permettait aucun espoir et que, selon toute apparence, sa fille arriverait trop tard pour le retrouver vivant.

En franchissant le seuil de l'hôtel, Henriette se devina orpheline.

Une scène déchirante eut lieu dans la chambre funèbre.

Ainsi l'homme à qui, Henriette appartenait, l'homme qui était devenu son mari secrètement, et dont elle devait, croyait-elle, porter un jour le nom, cet homme était un misérable, un infâme, un voleur. Mais son mariage lui n'était connu de personne.

Mademoiselle d'Auberive poussa un long soupir pareil à une plainte, et tomba raide comme une morte.

Quand elle revint à elle, elle délirait. Une fièvre violente, qui pendant plusieurs jours mit en danger sa vie, venait de se déclarer, elle suivit son cours, puis la convalescence commença et la mémoire reparut en même temps que la raison.

Alors une pensée incessante, obsédante, s'empara de l'esprit d'Henriette et ne lui laissa plus une minute de repos.

Son enfant !

Son mari s'était enfié comme un voleur, et elle ne savait pas ce que son enfant était devenu, et rien au monde, semblait-il, ne lui pouvait mettre dans la main l'extrémité du fil conducteur indispensable pour arriver jusqu'à lui. Aucune lueur, même la plus faible, ne brillait dans les ténèbres épaissies autour d'elle.

Ainsi l'innocente créature qui était la chair de sa chair, ce fils dont ses lèvres avaient effleuré le front chérie avec tant d'amour, allait grandir et s'élever, à l'aventure, en pleine misère, comme ces enfants jetés la nuit dans quelque rue, au coin d'une borne.

Quelle destinée lamentable et peut-être honteuse l'avenir réservait-il à cet infortuné ?

L'abandon mène à tout. Le besoin et la faim conduisent fatalement vers les chemins mauvais l'abandonné que chacun repousse.

André, son petit André, son fils, deviendrait peut-être un bandit pareil à son père, quand il aurait grandi.

Henriette se disait ces choses et se sentait prise du vertige qui précède la folie.

Elle luttait néanmoins de toutes ses forces.

Elle avait hâte de se trouver debout afin de commencer, sans guide et sans boussole, de vaines recherches au résultat desquelles elle ne croyait guère.

Le jour où pour la première fois elle quitta son lit et fit en chancelant quelques pas dans sa chambre, le vieux Joseph lui dit d'un air mystérieux :

— Pendant la maladie de mademoiselle, un homme qu'aucun de nous ne connaît s'est présenté plusieurs fois à l'hôtel.

— Que demandait cet homme ?

— À parler à mademoiselle le plus tôt possible. Il est revenu hier et reviendra demain.

— Quel que soit cet homme, reprit-elle, il faut que je lui parle.

— Alors, mademoiselle le recevra ?

— Oui, il viendra demain dans l'après-midi. Vous le ferez attendre et vous me préviendrez aussitôt.

— Bien, mademoiselle.

Le lendemain, entre une heure et deux heures en effet, Joseph entra chez la jeune fille, dont les forces, depuis la veille, avaient fait des progrès rapides, et lui dit :

— Mademoiselle, l'homme vient d'arriver, il est en bas.

— Amenez-le sur-le-champ et laissez-moi seule avec lui.

Une minute après le visiteur était introduit et faisait sur le seuil les salutations les plus humbles et en même temps les plus prétentieuses.

Il ressemblait d'une façon très-vague au Sarriol frisé à outrance, parfumé, pommadé et vêtu d'un costume de haute fantaisie, qui s'était fait annoncer quelques semaines auparavant sous le nom pompeux de *baron de Sarriol*, chez Loc-Earn encore couché, la veille du fameux dîner au restaurant du *Panier fleuri*.

Il portait une longue redingote noire de coupe bourgeoise et presque cléricale ; il cachait ses yeux surnois sous des lunettes bleues et donnait à sa figure incolore une expression bête. C'est ce que Joseph appelait avoir l'air bon enfant.

Ces importantes modifications dans l'apparence du drôle expliquent de façon surabondante pourquoi le vieux valet de chambre ne le reconnaissait qu'à moitié.

Sarriol traversa la chambre.

— Je suis, mademoiselle, votre bien respectueux et bien empressé serviteur, murmura-t-il en s'inclinant une dernière fois.

— C'est vous, monsieur, qui m'avez demandé ? demanda vivement Henriette.

— Moi-même, mademoiselle.

— Que savez-vous, monsieur ?

— Je sais tout.

Si puissant, si absorbant que fût le sentiment maternel éveillé dans l'âme de la jeune femme, et surexcité par de longues heures de doute et d'angoisses, il ne put empêcher le rouge d'envahir le doux visage pâle qu'Henriette voila de ses deux mains.

Cet homme, cet inconnu debout en face d'elle, possédait le secret de son mariage, la canaillerie et la fuite de son mari, il savait tout !

Quelle souffrance poignante, ou plutôt quelle torture sans nom pour l'âme de la pauvre enfant.

Henriette réagit sur elle-même.

Il ne s'agissait ni de souffrir, ni de rougir ; il fallait retrouver son fils.

— Eh bien, quoi ? se dit-elle. Après tout Dieu est juste ! ce supplice est un châtement ! Ce châtement, je l'ai mérité, parce que j'ai épousé ce misérable contre la volonté de mon père. Mais c'est irréparable.

Elle releva la tête, et tout haut, d'une voix ferme, elle reprit :

— Parlez, monsieur !

Sarriol n'eut garde de se faire répéter cette invitation.

Il prit la parole aussitôt et la conserva longtemps.

Nous ne le suivrons point dans son interminable récit où le mensonge, à chaque instant, condoyait la vérité.

Le drôle était adroit, et d'ailleurs il avait préparé son discours.

Il trouva moyen d'expliquer d'une façon catégorique et vraisemblable ses relations avec Loc-Earn et sa complicité apparente, tout en donnant à ses actes les plus douteux un vernis d'honnêteté.

Il avait été dupe, pas autre chose, et il le prouvait.

Pourquoi non ?

La jeune fille, trompée elle-même par le misérable Robert, pouvait-elle suspecter la bonne foi de son interlocuteur inconnu ?

Cet inconnu, d'ailleurs, venait à elle pour lui rendre un service immense, et en échange de ce service il ne demandait rien.

Trop habile pour proposer un marché, Sarriol attendait tout de la générosité d'Henriette et l'événement prouva combien son calcul était juste.

—Je vous remercie balbutia Henriette très-émue. J'ai foi en vous et ma reconnaissance est profonde.

—De la reconnaissance, interrompit le drôle. Allonc donc ! il n'en faut pas ! Je remplis mon devoir, voilà tout, et je vous jure que c'est avec bien du plaisir.

—Cependant reprit la jeune fille je voudrais voir mon fils... J'ai soif de l'embrasser

—Rien de plus facile.

—Comment ?...

Sarriol lui apprit l'histoire de son fils, comment et par qui il avait été élevé.

* * *

Quelques jours après André se trouvait en présence de sa mère, heureux tous deux de se retrouver.

Henriette embrassa de nouveau son fils et lui dit :

—Tu vas rester auprès de moi, n'est-ce pas, jusqu'au moment où ta présence deviendra nécessaire ailleurs ?

—Je voudrais ne plus vous quitter, répondit le jeune homme. Mais j'ai deux devoirs à remplir, deux devoirs sacrés. Jugez-en : ne faut-il pas calmer au plus vite les angoisses de la pauvre enfant qui doit agoniser d'épouvante en voyant passer les heures et le terme fatal approcher !

—Oui, oui, tu as raison. Dans mon égoïsme maternel j'oubliais ta Germaine.

—Ne faut-il pas aussi, poursuivit André, rassurer l'homme excellent qui s'était fait mon protecteur avec une générosité sans bornes et qui, pour mon salut, se montrait à tous les sacrifices.

—Comment s'appelle-t-il, cet homme ?

—Le baron de Croix-Dieu.

—Ce m'est inconnu, mais pour l'amour de toi j'aimerai celui qui le porte. Tu me le présenteras. Je veux le remercier de ce qu'il a déjà fait et de ce qu'il voulait faire encore.

—Il me traitait comme on traite un fils, et mon bonheur le rendra bien heureux.

—Eh bien ! va, mon enfant !... Je ne te dis pas : Reviens vite ! mais souviens-toi que je t'attendrai sans cesse et qu'il n'y aura pour moi désormais d'autres heures bénies que celles où je sentirai ta main dans ma main et tes yeux sur mes yeux.

—Me permettez vous, ma mère, d'écrire une ligne avant de vous quitter ?

—Tout l'est permis ici, cher André. Dans cette maison tu es chez toi.

André mit une courte lettre sous une enveloppe blanche, embrassa vingt fois le front et les cheveux de sa mère puis, remontant dans la voiture qui l'attendait à la porte de l'hôtel, se fit conduire à l'entrée des Champs-Élysées.

Cinq minutes après il glissait sous la lierre de la grille le billet sans adresse, rejoignait son véhicule et donnait l'adresse de Croix-Dieu, ne soupçonnait guère la colossale importance de la démarche qu'il allait tenter et qu'il croyait de pure convenue.

S'il trouvait le baron chez lui, il lui raconterait tout, la

situation le modifierait d'une façon radicale, et ce véridique récit lui-même marcherait vers un autre dénouement.

Philippe était sorti.

Le valet de chambre, questionné par André, répondit que, selon toute apparence, son maître rentrerait fort tard.

En de telles conditions il semblait absolument inutile de lui laisser un mot.

—J'ai des choses intéressantes à apprendre à M. de Croix-Dieu, reprit San-Rémo ; prévenez-le, je vous prie, que je passerai chez lui vers minuit et que je lui serai très-reconnaissant de me recevoir.

—Monsieur le marquis peut être tranquille, je ferai sa commission à M. le baron, si M. le baron revient avant minuit... répliqua le domestique.

Il n'était guère plus de cinq heures.

André retourna à l'hôtel d'Auberive et Henriette, heureuse de le revoir plutôt qu'elle ne l'avait espéré, commença le récit de sa vie, ne lui cachant qu'une seule chose, non pour elle. Dieu le sait, mais pour lui, c'est que son mari, Robert de Loc-Earn, son père, à lui était un misérable, condamné par la justice des hommes.

—Mais qu'est-il devenu ? balbutia San-Rémo. Pourquoi ne portez-vous pas son nom ? Pourquoi n'est-il pas avec sa femme ? Est-ce vous qui l'avez jugé indigne du bonheur qu'il dépendait de vous de lui donner ? Est-ce vous qui l'avez repoussé, ma mère ?

—Il est mort, fit Henriette d'une voix sourde.

Mort, répéta mélancoliquement le jeune homme. Cruel châtement ! Trop cruel peut-être ! Certes, il était bien coupable de vous avoir abandonné, mais comme il aurait dû vous aimer !

—Je crois fermement qu'il ne m'aimait pas, répondit mademoiselle d'Auberive.

—C'est impossible ! vous étiez si belle !

—Hélas ! mon enfant, j'étais si riche !

Et le récit reprit son cours un instant interrompu.

À six heures et demie André se leva et sortit.

* * *

Armand de Grandlieu avait dit à Croix-Dieu-Zimmermann :

—Sur mon honneur, et aussi vrai que vous êtes un bandit, le chèque que je viens de signer sera payé à présentation et personne ne cherchera seulement à savoir en quelles mains immondes tombe l'argent gagné par un métier pareil !

Cela suffisait et Philippe, parfaitement convaincu que le vicomte tiendrait sa parole et ne ferait point épier le maître en l'art du chantage avec lequel il avait conclu le marché du rachat des lettres, n'hésita pas à se présenter lui-même au guichet de la banque.

On lui compta immédiatement un million. Il plaça les billets, divisés par liasses de cent mille francs, dans un sac à main dont il s'était muni tout exprès, et il regagna sa voiture qui l'attendait au coin de la rue de la Banque.

À dix heures et demi précises, ainsi qu'il l'avait annoncé, Philippe rentrait chez lui.

L'idée d'un piège de la police traversa son esprit, mais presque aussitôt la réflexion le rassura.

—Ce monsieur a-t-il au moins dit son nom ? demanda-t-il au domestique.

—Oui monsieur le baron, voici sa carte qu'il m'a remise, et il a écrit quelques mots dessus.

Philippe prit la carte.

Elle portait ce nom et ce prénom, disposés et orthographiés de cette façon :

TANERLAN (Ugène)

Et plus bas, au crayon :

"Pour affaires pressées."

—Sarriol ! murmura Croix-Dieu ; que diable ce maladroit peut-il avoir de si pressé à m'apprendre ?

Les deux complices ne s'étaient point revus depuis qu'Octave avait échappé au guet-apens de Joinville-le-Pont,

Le factotum de la Saint-Angot ne tenait guère, on le comprend, à se trouver en présence du baron, après un insuccès complet et humiliant succédant à ses belles promesses et à ses affirmations positives.

Philippe reprit à haute voix, en s'adressant à son domestique :

— Vous avez eu raison de recevoir M. Tamerlan... j'y suis toujours pour lui... Je vais le rejoindre dans une minute... Si j'étais encore en sa compagnie quand arrivera M. Octave, vous introduirez celui-ci directement dans la salle à manger.

— Oui, monsieur le baron.

Croix-Dieu gagna sa chambre, ouvrit le cabinet, puis l'armoire servant de coffre-fort, et plaça les liasses volumineuses de billets de banque dans la vaste gibecière de voyage qui contenait déjà les diamants et les titres au porteur.

Quand elle fut pleine, il la soupesa.

— Ce n'est pas bien lourd... se dit-il, et cette sacoche renferme pourtant des châteaux, des hôtels, des parcs aux futaies séculaires, des tableaux de maîtres, des femmes exquises et des chevaux de sang ! Tous les luxes... toutes les jouissances... tous les plaisirs ! Je suis riche !

Il referma la porte, sortit du cabinet et gagna le salon.

Sarriol, qui n'avait pas non plus sa physionomie habituelle, se leva vivement en le voyant entrer et s'écria :

— Enfin !

— Ah ça ! mais, demanda Philippe, tu m'attendais donc avec impatience ?

— Avec une impatience dont tu n'as pas d'idée.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il y a du nouveau.

— Relativement à nos affaires ?

— Bien entendu.

— Est-il bon ou mauvais, ce nouveau ?

— Ça dépend de toi.

— Je ne comprend pas.

— Oh ! sois tranquille, je m'expliquerai.

— Explique-toi vite ! J'attends à onze heures quelqu'un par qui tu ne dois pas être vu, et il est onze heures moins un quart.

— C'est à peine si j'en ai pour cinq minutes, et je suis aussi pressé que toi, n'ayant pas déjeuné.

— Si j'étais seul, je te dirais : *Déjeune avec moi !* Mais...

— Suffit ! interrompit Sarriol, il te faut le tête-à-tête ! Parfait ! Je vais droit au but... Songes-tu toujours à épouser madame veuve Gavard ?

Croix-Dieu tressaillit.

— Tu sais bien que ce n'est pas elle que j'épouserai, répliqua-t-il, mais les six millions. Or ils sont loin, les millions, grâce à l'insigne maladresse de ces fameux agents dont tu répondais comme de toi-même.

— Sois généreux... ne m'humilie pas, et laisse en paix le petit Gavard... J'ai mieux que madame sa mère à te proposer, même après l'héritage... Héritage bien problématique aujourd'hui, car le gommeux se porte à merveille ? Je t'offre des millions tout de suite ! Des millions à remuer à la pelle ! Des millions si nombreux qu'on n'en sait pas le compte ! Ça te va-t-il ?

Philippe regarda son interlocuteur avec surprise, presque avec colère, et dit sèchement :

— Le moment est mal choisi pour railler !

— Je n'ai garde de railler ! s'écria Sarriol. Je suis sérieux comme un notaire qui rédige... Je t'offre positivement les millions et la femme.

— Alors tu deviens fou !

— Jamais ! Un seul mot, ou plutôt un seul nom suffira pour te le prouver... Il s'agit d'une personne que tu connais bien, mon gaillard ! que tu connais même intimement !

— Quelle personne ?

— Mademoiselle Henriette d'Auberive.

Croix-Dieu fit un geste de stupour.

— Henriette ! murmura-t-il. Elle existe ?

— Et pas du tout décatie, je t'assure ! Parole d'honneur, très-belle encore !

— Comment le sais-tu ?

— Je le sais par mes propres yeux... Nous ne nous sommes jamais tout à fait perdus de vue, elle et moi... J'ai sa confiance.

— Toi !

— Mon Dieu ! oui. J'en ai même abusé un peu.

— Mademoiselle d'Auberive est dans un couvent.

— C'est-à-dire qu'elle y était en qualité de dame pensionnaire et n'ayant jamais prononcé de vœux. Mais elle a pris la clef des champs.

— Depuis quand ?

— Depuis trois ou quatre jours.

— Où est-elle ?

— A Paris, rue de la Ville-l'Évêque... dans son hôtel... Tu vois bien, mon cher baron, que tu n'as qu'à te présenter.

Philippe haussa les épaules.

— Pour que mademoiselle d'Auberive me fasse jeter à la porte comme un laquais ! répondit-il.

— Je l'en défie ! Montre-toi ! parle en maître et tu la verras souple et docile ! Tu la tiens, mon bonhomme !

— Moi ? Et comment ?

— Par le passé ! Est-ce qu'on fait jeter à la porte un homme qui est son mari ? un homme à qui l'on a donné un fils, un beau gros garçon bien constitué, parfaitement reconnu, et très-régulièrement inscrit à la mairie des Batignolles, le 24 octobre 1850, comme étant issu du comte Robert de Loc-Earn et de mademoiselle Henriette d'Auberive ? Allons donc ! ça constitue des droits, ça ! et des solides ! Tu la tiens, je te le répète.

— Eh ! tu le sais aussi bien que moi, l'enfant a disparu pendant... pendant mon absence de Paris.

Sarriol se mit à rire.

— Disparu, répéta-t-il, oui, j'en conviens, il a disparu, mais pas pour tout le monde.

— Tu as retrouvé ses traces ? demanda vivement Croix-Dieu.

— Il m'aurait été difficile de les retrouver, ne les ayant jamais perdues.

— Ainsi mon fils est vivant !

— Ah ! je t'en réponds ! Vivant, bien portant et joli homme. Il te ressemble presque.

— Tu le connais ?

— Parbleu ! Et tu le connais aussi, toi.

— Moi !

— Certainement.

— Qui ? Mais qui donc ?

— André...

— André de San-Rémo ?

— Lui-même.

Philippe laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

— André... balbutia-t-il, c'était lui ! lui... mon fils. Lui que je pouvais dans les plus dangereux hasards !... dans les plus mortelles aventures !... lui que Grisolles a failli tuer !... lui qu'Armand de Grandlieu tuera peut-être. Ah ! cela, jamais, par exemple ! Si le vicomte menace mon fils, je tueraï le vicomte !

— A quoi penses-tu donc en marmottant tout bas ? demanda Sarriol.

Croix-Dieu redevint brusquement lui-même.

— Je pense, répliqua-t-il, au moyen de tirer parti des choses étonnantes que tu viens de m'apprendre.

— Tu partages donc ma manière de voir, à présent ?

— De tout point, oui... mais ces choses, Sarriol, pourquoi me les as-tu cachées si longtemps ?

— Mon intérêt était de me taire, je me taisais... les circonstances se modifient, mon intérêt est de parler, je parle.

— C'est juste. Dis-moi, mademoiselle d'Auberive connaît-elle son fils ?

— Elle le connaît. Elle l'adore, et c'est exprès pour vivre auprès de lui qu'elle a quitté le couvent. Au moment où nous sommes en train de dialoguer, André de San-Rémo est à l'hôtel d'Auberive. Je l'y ai vu entrer hier. Il avait l'air d'un fou. Tu comprends que, repaissant dans le monde et avouant son héritier, il sera particulièrement agréable à mademoiselle Henriette de lui faire connaître son père.

—Es-tu sûr de cela, Sarriol ?
—Parbleu, ça tombe sous le bon sens ! Il ne s'agit que de revoir Henriette d'Auberive.

—Je la reverrai.

—André servira de trait d'union. Tu as toujours été fort aimable pour lui... Il doit t'aimer beaucoup.

—Il m'aime beaucoup, en effet.

—Eh bien ! suis un conseil que je vais te donner et que je crois fameux. Sers-toi du jeune homme adroitement... il est à toi, que diable ! aussi bien qu'à la mère. Raconte-lui tout, en ayant soin, bien entendu, de garer certains détails médiocrement à ton avantage, et charge-le d'arranger le conjugo de ses auteurs. Il sera dans le ravissement, ce garçon qui se croyait né sous un chou, de se trouver d'un jour à l'autre à la tête d'un petit papa et d'une petite maman dont il pourra se faire honneur dans les sociétés les plus huppées ! Qu'en dis-tu ?

—Je dis qu'il me faudrait causer longuement avec toi et que le temps me manque. Onze heures moins deux minutes... Il est indispensable que je te quitte.

—Je reviendrai quand tu voudras.

—J'aimerais mieux t'avoir sous la main. Rien ne t'empêche de m'attendre ici. J'expédierai prestement mon convive.

—J'attendrais volontiers si j'avais déjeuné, mais mon estomac crie famine.

—Je sais un moyen d'arranger cela.

—Voyons le moyen.

—Entre dans mon cabinet de travail, on va placer une nappe sur un coin du bureau et mon valet de chambre te servira.

—Ça va tout mettre sens dessus dessous dans ta maison.

—Pas le moins du monde ! Est-ce convenu ! Accepte, sinon, je t'en prévient, je croirai que tu t'as défiés de moi.

—Me défier ? Allons donc ! pas si bête ! Tu as besoin de bibi, donc, rien à craindre ! J'ai toute confiance, et, malgré les souvenirs du *Panier fleuri*, je boirai de ton vin.

—A la bonne heure, reprit le baron en introduisant Sarriol dans la pièce qu'il venait de désigner ; avant dix minutes, tu pourras te mettre à table.

—Tu sais, pas de façons avec moi, mon excellent ami. La moindre des choses : Des côtelettes, un perdreau chaud ou froid, *ad libitum*, des asperges et des petits pois, et n'importe quoi, arrosé de deux ou trois fioles de château-larose et de pommard. Un peu de dessert par là-dessus, quelques gouttes de café et une larme de fine-champagne, il ne m'en faut pas plus, je serai content, j'ai des goûts simples.

—Sois tranquille.

Philippe installa son hôte improvisé, passa dans sa chambre, ouvrit le placard où la veille il avait enfermé la bouteille de *johannisberg* préparée par lui, gagna la salle à manger et plaça cette bouteille sur un des buffets.

—Quoi qu'on pense Sarriol, murmura-t-il en faisant ce que nous venons de dire, rien ne me paraît moins certain que la réussite de l'affaire du côté d'Henriette. Certes, je tenterai l'aventure, mais je crains fort que mademoiselle d'Auberive, sachant ce qu'elle sait, n'aime mieux laisser son fils dans l'ignorance de son père plutôt que de lui dire qu'il a *Loc-Earn* pour père ! Je veux être gardé à carreau. L'homme vraiment sage a toujours deux cordes à son arc ?

On sonna violemment à la porte de l'antichambre.

—Ah ! pensa Croix-Dieu, le voici !

Croix-Dieu, persuadé que le coup de sonnette qu'il venait d'entendre était celui d'Octave, allait passer au salon pour recevoir son invité.

Il n'en eut pas le temps.

Le valet de chambre, certain que le visiteur introduit précédemment se trouvait encore là, exécuta ponctuellement sa consigne et ouvrit la porte de la salle à manger.

L'héritier des millions de feu Gavard parut le premier.

Derrière lui venaient San-Rémo et un troisième personnage à qui Philippe, très-surpris et un peu ému de la présence inattendue d'André après la révélation de Sarriol, ne fit d'abord aucune attention.

—Mes bons amis, commença-t-il en se dirigeant vers les nouveaux venus, la physionomie souriante et les mains étendues, je suis heureux.

Octave lui coupa la parole.

—En voilà, du toupot ! s'écria-t-il. Parole d'honneur, je n'ai jamais rien vu de cette force-là ! Je ne vous l'envoie pas dire, monsieur le baron, je vous le dis moi-même : Vous êtes une atroce canaille !

Philippe bondit sous l'insulte.

Il ébaucha un geste de fureur et voulut répondre, mais André, faisant deux pas vers lui, très-pâle et les bras croisés sur la poitrine, le flagella de ces mots :

—Monsieur de Croix-Dieu, vous êtes un misérable !

—Que sait-il donc ? se demanda le baron stupéfait.

Le troisième personnage s'avança, et le maître du logis reconnut Grisolles.

—Ils ne vous l'ont pas mâché, citoyen, dit l'ex-capitaine à son tour de sa voix rauque, et le fait est qu'avant de rencontrer un gredin de votre acabit il faudrait marcher longtemps. J'en connais, des gredins, moi qui vous parle ; ils ne vous vont pas à la cheville !

—Je vois d'où vient le coup, et je vais le parer... pensa Philippe à qui son sang-froid ne faisait jamais défaut bien longtemps.

Il reprit à haute voix :

—Permettez-moi de m'étonner, messieurs, vous que je croyais mes amis, (je ne parle pas pour ce drôle, bien entendu), de vous voir arriver chez moi l'injure aux lèvres ! Que signifie cela ! Est-ce agir en hommes du monde ? en gentlemen ? je vous le demande ? Vous êtes les jouets d'un absurde malentendu ou les dupes d'un mensonge éhonté ! Dans un instant vous rougirez de votre conduite... Entre gens d'honneur on ne s'injurie pas, on s'explique.

André se contenait à peine, il serra les dents et ses yeux étincelèrent.

Octave Gavard haussa les épaules.

—Entre gens d'honneur ! répéta-t-il. La métaphore est d'un galbe étonnant ! Est-ce que vous en êtes, des gens d'honneur, par hasard, monsieur le baron, vous qui payez des spadassins pour vous débarrasser de vos amis ?

—Je ne sais ce que vous voulez dire... répliqua Croix-Dieu impassible.

—Vous ne savez pas ? Vous osez soutenir que vous ne savez pas ?

—Oui, et je vous somme de vous expliquer.

—Ah ça, mais, vous ne voulez donc point comprendre que nous sommes au courant de tout !

—J'ai parlé ! dit sentencieusement Grisolles. Je vous devais ça, citoyen baron ! Ces jeunes messieurs connaissent le prix mis par vous aux deux coups d'épée qui devaient les expédier dans l'autre monde.

Philippe haussa les épaules, comme avait fait Octave une minute auparavant.

—Ainsi, répliqua-t-il, c'est d'après le témoignage de cet homme que vous m'accusez ! Il avait raison, paraît-il, d'espérer le succès de sa tentative de chantage, quand il est venu chez moi l'autre jour, exigeant une grosse somme, et me menaçant de ses calomnies si j'accueillais sa demande par un refus ! Je l'ai mis à la porte et il se venge ! C'est tout simple. Ce qui l'est moins, c'est qu'il ait pu trouver des auditeurs assez complaisants et assez naïfs pour l'écouter et pour le croire ? Je vous en fais mes compliments sincères !

—Tonnerre de Bougival ! s'écria Grisolles, prétendez-vous que j'en ai menti ?

—Oui, cent fois oui, vous en avez menti !

—Ça vaut un soufflet, ces mots-là ! Tenez-le pour donné... Je le tiens pour reçu ! Nous nous alignerons et, de par tous les diables, je vous crèverai la peau.

—Assez ! commanda Octave Gavard. Vous êtes une franche canaille aussi, vous l'ex capitaine ! L'homme qui vend son épée vaut celui qui l'achète. Taisez-vous à présent : vous vous dé-

molirez ensuite, entre coquins, si bon vous semble ! Oui, monsieur le baron, vous avez payé ma mort ! Je vous gênais pour de si motifs que j'ai bien compris en ne trouvant plus le testament, dont seul vous connaissiez l'existence et que seul, familier de la maison comme vous l'êtes, vous avez pu voler ! Et maintenant j'ai la certitude, vous entendez, la certitude que, le capitaine Grisolles vous ayant mal servi, vous avez voulu me faire assassiner à Joinville-le-Pont ! Les meurtriers après le spadassin, c'est dans l'ordre ! Je vous jette au visage le second crime comme le premier ! Pour moi ils sont prouvés tous deux ! Ayez donc par hasard un moment de franchise, et dites-nous si vous sortez du baigne !

— Ah ! c'en est trop ! commença Philippe.

André l'interrompit.

— Et moi, monsieur de Croix-Dieu, fit-il avec un calme terrible, je vous accuse d'un crime plus lâche et plus vil que l'assassinat. Vous savez ce que je veux dire ! Après la délation de cet homme à qui vous aviez acheté ma vie, la défiance m'est venue. Je me suis souvenu de choses qui plus d'une fois m'avaient semblé vaguement suspectes. Mon valet de chambre, pressé, questionné, menacé par moi, et croyant que je savais tout, m'a fait ce matin des aveux complets. Il était à votre soldo ! Il vous vendait mes secrets argent comptant ! Vous apprenez par lui l'existence de ces lettres qui m'ont été volées. L'adresse du juif Samuel Kirchen m'était donnée par vous... Ah ! je comprends trop le but de ces bienfaits dont j'avais la folie d'être reconnaissant ! Tout à l'heure vous avez parlé de chantage. Vous connaissez le mot, vous pratiquez la chose ! Je vois clairement votre main dans les immondes ténèbres où vous vous croyiez à l'abri ! Sur le salut de mon âme, je l'affirme, votre crime est prouvé pour moi ! Vous êtes un bandit ! vous êtes un infâme !

Immuable, sombre, presque abattu, le baron avait écouté les paroles de son fils.

Il releva la tête quand San-Rémo eut achevé.

— J'entends des accusations inouïes, dit-il. J'aurais le droit de m'en irriter. Mais à quoi bon ? Je les dédaigne, sachant combien il me sera facile de les réduire à néant quand le sang-froid vous sera revenu. Je ne veux vous adresser en ce moment qu'une seule question, celle-ci : Vous aviez un but en venant chez moi. Quel est ce but ? A quoi voulez-vous en venir ?

— Nous voulons vous tuer, pardieu ! répondit Octave Gavard. Vous n'avez pas encore deviné ça ? Qu'avez-vous donc fait de votre jugeotte ? Pour un homme si fort, ça manque de galbe !

Philippe eut un sourire aux lèvres.

— Me tuer ? répéta-t-il. De quelle façon ?

— En duel ! répliqua André. Ce qui sera vous faire beaucoup trop d'honneur ! Avec un misérable de votre espèce on devrait agir comme avec un chien enragé, et ce serait justice ! Mais nous ne sommes pas des assassins, nous ! Donc, nous nous battons avec vous, l'un après l'autre.

Croix-Croix fronça le sourcil.

— Vous accepter pour adversaire, vous, monsieur de San-Rémo ! dit-il, jamais !

— Pourquoi ?

— Parce que je ne le veux pas.

— Je vous y contraindrai.

— Comment ?

— En vous souffletant.

— Je saisisrai la main prête à frapper et je refuserai de me battre.

— C'est armé d'une canne, alors, que je vous châtierai.

— Je briserai la canne et ne me battrais point.

André tira de sa poche un portefeuille gonflé de billets de banque et le présenta au baron qui le prit machinalement.

— Il y a dans ce portefeuille, continua le jeune homme avec ironie, une somme au moins égale à celle que vous m'avez si GÉNÉREUSEMENT prêtée. Vous voilà payé, monsieur. Je ne vous dois plus rien, pas même de la reconnaissance, et j'achève : Si vous refusez de vous battre, je vous cracherai au visage, et, si

vous refusez toujours, je vous donne ma parole d'honneur que je vous brûlerai la cervelle séance tenante ! Je vous engage donc à vous décider vite !

En disant ce qui précède, San-Rémo exhibait un pistolet, l'armait avec le plus grand sang-froid, et en dirigeait le canon vers la tempo gauche de M. de Croix-Dieu.

— Et remarquez, monsieur, le baron qu'il s'agit non d'un solo, mais d'un duo, ce qui a bien plus de cachet ! ajouta Octave Gavard en montrant à son tour un second pistolet et en ajustant la tempo droite.

Grisolles riait de tout son cœur et se frottait les mains.

Philippe haussa les épaules.

— Ce sont là jeux d'enfants ! dit-il, et vos menaces me paraissent de tout point ridicules. Je cède néanmoins, puisque vous semblez y tenir si fort. Je r e battrais.

— Avec tous les deux ? demanda San-Rémo.

— Soit, mais d'abord avec monsieur Octave.

— Et pourquoi donc passerait-il avant moi, je vous prie ?

— Parce que cela me convient ainsi.

— Mais...

— Pas de discussion ! interrompit le baron impérieusement, ma patience est à bout ! finissons-en. J'attends vos témoins.

— C'est-à-dire que vous cherchez quelque moyen de nous échapper, reprit André, mais vous n'y parviendrez point, je vous en préviens. Nous nous défions. Vous devez être un lâche, et, si nous vous perdions de vue cinq minutes, vous monteriez en chemin de fer. Non, non... Vous ne sortirez d'ici qu'avec nous, et pour vous battre.

— Cependant, les témoins.

— Nous les prenons en route.

Croix-Dieu réfléchit pendant une ou deux secondes et parut se décider.

— Je cède, dit-il, du moins ainsi cela finira plus vite... Où sont vos armes ?

— Nous n'en avons pas.

— Acceptez-vous les miennes ?

— Parfaitement.

— Je vais prendre des épées et des pistolets... Suivez-moi si cela vous plaît.

— Cela nous plaît et nous vous suivons.

Le baron jeta un regard de regret sur la bouteille de johan-nisberg préparée avec tant de soin pour son convive, puis, escorté à droite et à gauche par André et par Octave, et suivi du garibaldien qui fermait la marche en se dandinant, traversa le salon, franchit le seuil de la chambre à coucher, prit un chapeau qu'il mit sur sa tête et dit, en désignant le cabinet où se trouvait le singulier coffre-fort dont nous avons parlé :

— Les armes sont là.

En même temps il entra dans la pièce étroite et sombre où trois personnes n'auraient trouvé place qu'à grand'peine.

Les jeunes gens restèrent à deux pas, montant en quelque sorte la garde.

Philippe ouvrit l'armoire, il en tira une boîte carrée et, la tendant à Octave, il poursuivit :

— Voici déjà des pistolets.

Il saisit la gibecière de voyage dont nous connaissons le contenu, la posa par terre à ses pieds, et continua :

— Prendrai-je deux paires d'épées ?

— Oui, répondit San-Rémo, la première peut se briser.

— Très-bien, va pour deux paires, trois au besoin, si ça vous fait plaisir.

Ce furent ses dernières paroles.

D'un geste aussi rapide qu'imprévu il referma la porte du cabinet, poussa les verrous intérieurs, ramassa la gibecière, gagna l'antichambre par l'autre issue, descendit l'escalier comme un ouragan et bondit sur le trottoir.

Un coupé passait à vide.

Croix-Dieu s'élança dans cette voiture sans la faire arrêter, et cria au cocher :

— Vingt francs pour vous si vous êtes dans dix minutes à la gare du Nord.

L'automédon fouetta son cheval qui par hasard n'était pas mauvais et qui fila comme un tracteur anglais.

Avant que San-Remo et Octave Gavard, furieux et humiliés, eussent fait le tour, par le salon et gagne la rue à leur tour, suivis de Grisolle, le coupé avait disparu.

Toute tentative de poursuite devenait momentanément inutile.

XII

Tandis que s'accomplissaient ces choses, Tamerlan-Sarriol attendait dans le cabinet de travail, et son impatience grandissait à mesure que les tiraillements de son estomac devenaient plus corsés.

— On va mettre une nappe sur un coin de ce bureau, lui avait dit Croix-Dieu, et mon valet de chambre te servira dans dix minutes.

Or, dix minutes s'étaient écoulées, puis dix autres, puis encore dix autres, et le valet de chambre ne donnait aucun signe de vie.

Sarriol avait entendu d'abord à travers les portes fermées un bruit de voix, un mouvement d'allées et de venues rapides.

— On va s'occuper de moi, pensait-il, mais on tarde bien... Saperlipopette, j'aurais mieux fait d'aller chez le traicteur.

Puis les voix s'étaient éteintes, tout mouvement avait cessé, un silence profond régnait dans l'appartement, et le déjeuner promis continuait à ne point paraître.

— Le baron m'aurait-il oublié, par hasard ? se demanda l'homme de confiance de la Saint-Angot... Ça serait de bien mauvais goût, mais c'est invraisemblable... Il a besoin de moi. Que se passe-t-il ? Voyons un peu.

Sarriol entra ouvrit la porte communiquant avec le salon, qu'il trouva vide.

Il visita la chambre à coucher non moins déserte.

Il revint au salon, entrebâilla une seconde porte, celle de la salle à manger, et jeta un coup d'œil par l'entrebâillement.

Dans cette pièce, comme dans les précédentes, solitude absolue.

Le couvert était mis pour deux personnes.

Au milieu de la table une galantine aux truffes, entourée d'une gelée blonde et transparente, reposait sur un plat d'argent.

Quatre assiettes à hors-d'œuvre flanquaient la galantine et contenaient des crevettes roses, de fines tranches de bœuf fumé, du beurre frais et des radis.

Aupres de chaque couvert s'étagaient une demi-douzaine de récipients en cristal, dominés par de hauts calices en verre de Bohême, à capsules roses.

Deux bouteilles allongées portaient cette glorieuse étiquette : *Château-Laffite* : deux autres, plus trapues, celle-ci non moins chère aux gourmets : *Chambertin*.

À côté de ces fioles sacro-saintes se voyait sur la table un tire-bouchon à bascule dont Croix-Dieu avait l'habitude de se servir pour déboucher lui-même les grands vins, que presque toujours les valets les plus experts secouent de façon lamentable.

Sarriol franchit le seuil.

— Ma parole d'honneur, murmura-t-il, tout cela a très-bonne mine ! L'argenterie est moins lourde peut-être que chez la Saint-Angot, mais l'ensemble me paraît plus coquet... On voit que le ci-devant Loc-Earn fréquente des endroits chics.

Il s'approcha de la table, éplacha quelques crevettes, les trouva fraîches et, tout en les dégustant, poursuivit.

— Ah ! ça, mais, puisqu'on ne songe plus à moi, rien ne m'empêche de me soigner personnellement. Que diable ! je suis invité ! Je vais porter des comestibles sur le bureau... je me passerai très-bien de nappe et je donnerai un joli coup de fourchette. Sapristi, il est l'heure.

L'idée était bonne et reçut un commencement d'exécution immédiate.

Sarriol coupa une énorme tranche de galantine, l'entoura de

gelée, et entassa sur une autre assiette des crevettes, du bœuf fumé, du beurre et des radis. Il prit deux petits pains, une serviette, une fourchette et un couteau, installa le tout sur un coin de la table de travail du baron et revint dans la salle à manger, en se demandant :

— Quo vais-je boire ? Il s'agit de faire un bon choix.

Le drôle hésitait entre les deux nobles crus de la Bourgogne et du Bordelais, quand ses yeux se tournèrent vers l'un des buffets et aperçurent par hasard la fiole longue et poudreuse placée là par Croix-Dieu dans un but qui nous est connu.

— Du vin du Rhin ! murmura-t-il, ma passion ! Comme ça se trouve ! Justement la Saint-Angot qui l'aime peu n'en fait jamais servir. Je vais me payer *illico* cette brune demoiselle, et si le baron n'est pas content, je m'en moque ! Il n'avait qu'à penser à moi ! Où diable peut-il être ?

Nous savons où était Philippe.

Quant à la solitude de l'appartement, elle s'explique elle-même et nos lecteurs en ont déjà deviné la cause.

Le valet de chambre, très-surpris de voir son maître s'élançer au dehors, suivi, ou plutôt poursuivi par trois visiteurs, s'était empressé de descendre, d'appeler le cocher, le palefrenier et le concierge, et de se livrer en leur compagnie à une foule de suppositions et de commentaires dont aucun, bien entendu, n'approchait de la vérité.

Sarriol déboucha la bouteille de *johannisherry*, prit un des calices à capsules roses et retourna s'attabler dans le cabinet de travail.

— C'est ça un vrai vin ! C'est ça un vin sérieux ! s'écria-t-il en savourant avec volupté le premier verre de la précieuse fiole. Bien à plaindre les pauvres diables que leur mauvaise étoile réduit à se griser avec du picton d'Argenteuil ou de Suresnes ! Je donnerai l'idée à Croix-Dieu de m'offrir un panier de ces nobles étrangères ! Il ne peut pas me refuser ça !

Tamerlan (*Ugène*) s'abla un second verre du liquide couleur d'ambre, fit claquer sa langue, et reprit :

— Qui m'aurait dit pourtant, certain soir, quand je quittais le cabinet particulier du *Panier fleuri* où M. le comte de Loc-Earn me croyait aussi parfaitement défunt qu'un rat empoisonné, que j'ingurgiterais un jour avec une sérénité complète les produits de la cave du baron de Croix-Dieu ? Les temps sont bien changés. Je suis devenu l'homme utile, l'homme indispensable. Je n'ai plus rien à craindre, et, dans tous les cas, aujourd'hui je puis être doublement tranquille, la mignonne bouteille que voici n'était pas là pour moi.

Et Sarriol, une troisième fois, remplit et vida son verre.

* * *

Il était bien rare que Fanny Lambert, comtesse de Tréjan, sonnât sa femme de chambre avant dix heures du matin.

En conséquence, et tout naturellement, les domestiques se levaient fort tard à l'hôtel de la rue Le Sueur.

Le concierge, en quittant son lit et en sortant de sa loge quelques heures après l'effroyable tragédie à laquelle nous avons assisté, constata, non sans stupeur, que la petite porte pratiquée dans le mur auprès de la grille était ouverte au grand large.

Que signifiait cela ?

Le brave homme se souvenait parfaitement d'avoir vu cette porte fermée, la veille au soir, après le départ du baron de Croix-Dieu.

Tout aussitôt il chercha la clef, et ne la trouva point suspendue à son clou habituel.

On avait volé cette clef. Quel était le voleur, et dans quel but avait-il commis le vol ?

Tandis que le concierge se posait ces questions, il s'aperçut que l'huis du vestibule n'était pas mieux clos que celui de la rue.

Ceci devenait inquiétant.

Un malfaiteur audacieux s'était-il donc introduit pendant la nuit ? Voilà ce qu'il fallait savoir au plus tôt.

Le concierge prit sur lui d'arracher le valet de chambre aux douceurs de son sommeil du matin, et le chargea d'aller prévenir mademoiselle Geneviève, la camériste de confiance, qu'il se passait quelque chose d'anormal.

Mademoiselle Geneviève se mit à trembler.

— Mais c'est effrayant ! murmura-t-elle, c'est incroyable et c'est inexplicable ! Cinq minutes après minuit j'ai fermé moi-même à double tour la porte du vestibule et poussé les verrous, il est impossible que cette porte se soit ouverte toute seule, il y avait donc un brigand caché dans l'hôtel ?

— Avant de crier au voleur, fit observer le valet de chambre, il faudrait savoir si l'on a volé... Les amoureux travaillent la nuit aussi bien que les filous.

— C'est juste. Je vais entrer chez madame.

Mademoiselle Geneviève gagna, fort ému, l'appartement du premier étage, elle en franchit le seuil, entra dans la chambre à coucher provisoire de sa maîtresse, la trouva déserte, traversa le cabinet de toilette sur la pointe des pieds et se hasarda à soulever les tentures qui séparaient ce cabinet de la chambre aux tapisseries abandonnée par la comtesse à Aldéonoff.

Nous savons quel hideux spectacle s'offrit à ses regards.

Elle recula en poussant un cri aigu, s'enfuit à demi folle d'épouvante, cachant son visage dans ses mains, et ne s'arrêta qu'au milieu de la cour, où elle continua ses clameurs et ses gémissements.

— Quoi ? Qu'est ce que c'est ? Qu'y a-t-il ? lui demandèrent à la fois le concierge et le valet de chambre, effarés l'un et l'autre et comprenant, rien qu'à voir cette immense terreur, que quelque chose d'effroyable avait dû se produire.

— Madame et le prince, balbutia la camériste d'une voix à peine intelligible, assassinés, assassinés tous deux. Du sang... partout du sang. Quel malheur, mon Dieu ! quel malheur ! En moins de cinq minutes la nouvelle du crime se répandit avec la rapidité de l'étincelle électrique dans la rue et dans le quartier.

Le concierge courut prévenir le commissaire de police.

Au début de la seconde partie de récit nous avons raconté minutieusement l'enquête commencée par le parquet et par un agent de la sûreté, le lendemain de l'assassinat du baron Worms.

Les détails de cette enquête pouvaient et devaient offrir un intérêt très vif, le meurtrier étant inconnu de nos lecteurs, aussi bien que des magistrats. Il y avait une piste à trouver, une chasse à suivre, et, de toutes les chasses, la chasse au crime est sans contredit la plus curieuse et la plus étonnante.

En ce moment il ne pourrait en être de même, puisque nous avons assisté au double meurtre et que nous en connaissons l'auteur.

Donc il nous suffira de dire que les choses se passèrent à la rue Le Sueur comme elles s'étaient passées au boulevard Malesherbes.

Le commissaire de police expédia sans retard des exprès au palais de justice et à la Préfecture.

Un juge d'instruction et un substitut, flanqués de leurs greffiers, et un agent désigné entre tous pour une mission de confiance par sa grande expérience et par son habileté hors ligne, arrivèrent dans le plus bref délai sur le théâtre de la monstrueuse boucherie.

Nous n'avons point à nous occuper des magistrats. Quant à l'agent, nous le connaissons de longue date.

Le coffre fort ouvert et ne contenant rien, sauf quelques rouleaux d'or oubliés, démontrait jusqu'à l'évidence que le vol avait été l'unique mobile de l'assassinat.

Jobin regarda Aldéonoff, étendu sur le dos, presque nu, livide, raidi, les yeux ouverts et la gorge coupée.

— Quelle blessure ! murmura-t-il. Où donc ai-je vu, jadis, une blessure pareille à celle là

Il interrogea ses souvenirs, et presque aussitôt sa mémoire, vivement sollicitée, lui répondit :

— Le baron Worms.

L'agent se pencha vers le cadavre.

— Oui, c'est bien cela, poursuivit-il à demi-voix, le baron Worms ! La main du caissier Muller avait porté ce coup terrible. Quelle autre main, crispée sur une arme semblable, a pu frapper de la même façon ? Quelle autre main ? Quelle autre main ?

Après un silence, il reprit.

— Si c'était la même !

— A quoi pensez-vous donc, Jobin ? demanda l'un des magistrats.

— Monsieur le juge d'instruction, répliqua l'agent, je cherche.

XIII

A moment où Jobin répondait à la question de l'un des magistrats. Monsieur le juge d'instruction, je cherche, un nouveau personnage arrivait sur le théâtre du crime.

C'était le médecin mandé par les ordres du substitut.

Ce médecin, était le docteur Bernier.

Il fit un geste d'horreur à la vue de la formidable entaille séparant presque du corps la tête d'Aldéonoff.

— En vérité, murmura-t-il, la mort par la guillotine sera, pour le misérable assassin, un supplice trop doux ! On se prend à regretter la justice de nos pères en présence de certains faits monstrueux. On voudrait pouvoir ressusciter la torture, la roue et l'écartèlement.

— Et encore, se dit à lui-même l'agent de la sûreté, cet assassin, nous ne le tenons pas.

— On ne peut laisser ces deux cadavres dans la mare de sang figé où les voilà gisants, fit le substitut. Je vais donner l'ordre de les porter hors de cette chambre et de les étendre sur des matelas.

Le docteur Bernier était agenouillé à côté du corps de Fanny.

Il prit un des bras de la comtesse et le souleva.

— Point de roideur cadavérique ! s'écria-t-il avec surprise. Les membres gardent leur souplesse ! Cette femme n'est pas morte !

— Ah ! docteur, pensa Jobin, que Dieu vous entende ! Si elle se ranime, elle parlera.

On comprend qu'à partir de cette minute Aldéonoff fut momentanément oublié. Le mot pouvait entendre. On ne s'occupait plus que de madame de Tréjan vivante.

Mais s'il restait une lueur d'existence dans ce corps merveilleux, dans cette poitrine incomparable trouée deux fois par le couteau du meurtrier, c'était une lueur bien faible, bien incertaine, et qui pouvait disparaître sans avoir, (ne fût-ce qu'une seconde), brillé d'un éclat un peu vif.

Le docteur examina les blessures et secoua la tête.

— Croyez-vous le salut possible ? demanda le juge d'instruction.

— Non, à coup sûr.

— Qu'arrivera-t-il ?

— Cette malheureuse femme est frappée mortellement. Elle passera d'une minute à l'autre.

— Sans avoir repris connaissance ?

— J'en ai peur.

— Au nom du ciel, poursuivit le magistrat, faites tout au monde pour la ranimer. Donnez lui la possibilité d'entendre une question... donnez lui la force de prononcer un nom... En obtenant ce résultat, vous rendrez à la justice un service immense.

— Je vais essayer, mais la réussite est bien douteuse.

Le médecin se mit à l'œuvre sur le champ.

Il employa, sans perdre une seconde, les moyens les plus énergiques, et il le fit avec un succès qu'il n'osait pas espérer lui-même.

Madame de Tréjan avait été placée sur un lit. Des oreillers amoncelés soutenaient son buste.

Un frémissement léger agita ses paupières. Ses lèvres remuèrent. Une étincelle s'alluma dans ses prunelles ternies.

Son regard, jusqu'à ce moment voilé, ou plutôt éteint, prit une expression d'épouvante.

On eût dit que la mourante voyait quelque objet hideux se dresser en face d'elle.

Le juge d'instruction approcha ses lèvres de l'oreille de Fanny.

—Madame, dit-il, m'entendez-vous ?

Point de réponse.

Il continua :

—Nous sommes ici pour vous défendre... pour vous sauver, pour vous venger.

La douteuse étincelle des yeux de la comtesse devint plus brillante.

—Je représente la justice, reprit le magistrat, et la justice accomplira sa tâche en frappant le criminel dont vous avez été la victime... Rendez cette tâche plus facile. Cela dépend de vous. Si vous avez vu l'assassin, si vous le connaissez, il suffira d'un mot, il suffira d'un nom ! Prononcez ce mot, dites ce nom !

Un vague rayonnement d'intelligence éclaira le visage de madame de Tréjan.

Le juge d'instruction, le substitut, le docteur et Jobin écoutaient haletants, pressés autour de la couche funèbre.

Fanny fit un immense effort.

Ses lèvres remuèrent de nouveau.

Un souffle s'en échappa et dans ce souffle, qui pour trois des auditeurs ne fut qu'un murmure indistinct, le quatrième saisit au vol le nom qu'il s'attendait presque à entendre : *Croix-Dieu*.

Puis la tête de Fanny retomba sur son épaule. Un long soupir s'échappa de sa bouche entr'ouverte, son regard s'éteignit.

—Cette fois, dit le docteur Bernier, tout est bien fini. Elle est morte !

—Morte sans avoir parlé ! s'écria l'un des magistrats.

—Je vous demande pardon, monsieur le substitut, répliqua Jobin respectueusement, elle a parlé !

—Vous avez entendu ?

—Ce qu'il importait d'entendre... le nom de l'assassin.

—Vous en êtes sûr ?

—Absolument sûr.

—Et cet assassin ?

—Se nomme le baron de Croix-Dieu.

Le substitut était un jeune homme très-répandu dans le monde et connaissant son Paris sur le bout du doigt ; il répondit vivement :

—Vous êtes dupe d'une illusion, Jobin... M. de Croix-Dieu est un gentleman très-connu, très-bien posé. Aucun soupçon ne saurait l'atteindre.

—Et cependant je l'accuse, reprit l'agent ; je l'accuse avec persistance, je l'accuse avec certitude, non seulement du crime de cette nuit, mais d'un autre crime commis jadis dans des circonstances identiques, l'assassinat du baron Worms par le caissier Muller. Muller et Croix-Dieu ne font qu'un. J'avais reconnu l'homme il y a huit jours, je reconnais la main aujourd'hui. Le meurtrier a signé son œuvre ! Ah ! je vous le demande à genoux, ne le laissez pas échapper ! J'accepte tout entière la responsabilité d'une méprise, je consens à perdre à jamais ma situation si j'égare la justice dans une fausse voie, mais, au nom du ciel, daignez m'autoriser à conduire au parquet ce prétendu baron ! Sur mon honneur et devant Dieu, je prends l'engagement solennel de le démasquer en votre présence.

Jobin venait de parler avec une assurance si grande, son attitude, son regard et son accent exprimaient une conviction si ferme que les magistrats se sentirent ébranlés.

—Soit, dit le juge d'instruction, vous ne risqueriez pas, je le crois, de jouer à la légère une partie dangereuse à ce point. Je vais signer un mandat d'amener que vous mettrez à exécution avec tous les égards nécessaires pour ne point porter atteinte à la considération de ce Croix-Dieu, s'il est innocent. Je l'interrogerai devant vous... Mais, en admettant qu'il soit coupable. La seconde victime est-elle le comte de Tréjan ?

—Non. C'est un Russe... le prince Aldéonoff.

—Comment ce Russe se trouvait-il ici ? Habitait-il donc cet hôtel ?

—Oui, monsieur le juge d'instruction, depuis qu'il a été ramené par madame de Tréjan, dangereusement blessé, à la suite de son duel avec le comte.

—A quel propos, ce duel ?

—A propos du prince et de la comtesse.

—Et le mari, où résidait-il ?

—Il avait quitté cette maison à la suite d'une scène publique et violente faite par lui au prince, et dont le hasard m'a rendu témoin.

—Ce Tréjan est-il riche ?

—Non, monsieur le juge d'instruction, c'est un artiste sans fortune épousé par mademoiselle Fanny Lambert, qui s'était fait passer pour la veuve du prince.

—Mais alors c'est un fort triste sire, ce monsieur de Tréjan, et son innocence en cette affaire ne me paraît point démontrée. La cupidité d'une part, la vengeance de l'autre, pourraient avoir été les mobiles trop vraisemblables du double crime. D'ailleurs, mieux que personne, le comte devait avoir les moyens de pénétrer la nuit dans l'hôtel dont sans doute il gardait de doubles clefs. Que pensez-vous de cela, Jobin ?

—Je pense, monsieur le juge d'instruction, que tout est possible. Mais je ne crois pas, je l'avoue, à la culpabilité du comte.

—Il importe cependant beaucoup de s'assurer à lui. Savez-vous où il demeure à présent ?

—Je l'ignore.

—Trouvez-le, Jobin, il le faut ! S'il se cache, c'est qu'il est coupable.

—Je ferai de mon mieux, monsieur le juge d'instruction.

—J'y compte.

Quelques minutes plus tard l'agent de la sûreté quittait l'hôtel de la rue Le Sueur,

Il emportait deux mandats d'amener, le premier concernant Croix-Dieu, et le second, Georges de Tréjan.

Jobin connaissait à merveille la demeure de Philippe.

Le lendemain de cette soirée où il avait cru reconnaître le regard et la voix du caissier Frédéric Muller incarné sous une forme nouvelle, il s'était empressé d'entreprendre, pour son propre compte et pour sa satisfaction intime, une petite enquête au sujet du baron.

Se heurtant dès ses premières démarches contre une indiscutable possession d'état, il avait dû s'arrêter, vaincu mais non convaincu.

Maintenant il reprenait bon espoir.

—Il y a là, se disait-il, un amoncellement de mystères. Il y a des voiles entassés, qui rendent les ténèbres épaisses. J'irai au fond de tous les mystères et je soulèverai tous les voiles.

Jobin se souvenait qu'ayant voulu jadis agir seul il avait manqué Frédéric Muller et reçu trois balles dans le corps.

En conséquence il fit un signe à deux agents en sous-ordre amenés par lui de la Préfecture. Il monta dans un fiacre avec eux et donna l'ordre au cocher de les conduire rue Saint-Lazare.

Quand la voiture s'arrêta devant la maison, Philippe avait pris la clef des champs, il était déjà bien loin et le concubule tenu par le valet de chambre, le cocher, le palefrenier et le concierge se continuait sous la voûte de la porte cochère.

Jobin, dont ses deux subordonnés emboîtaient le pas, fit halte en face du petit groupe et, reconnaissant le concierge auquel il avait parlé pendant son enquête, lui demanda :

—Monsieur le baron de Croix-Dieu, s'il vous plaît ?

—Monsieur le baron est sorti.

—Depuis quand ?

—Depuis tout à l'heure.

—Est-ce bien vrai ? C'est qu'il s'agit, voyez-vous, d'une affaire très-importante, et j'apporte à M. le baron une nouvelle attendue par lui avec beaucoup d'impatience.

—Qu'il s'agisse de ceci ou cela, répliqua le portier, monsieur

est sorti, et voici son valet de chambre qui peut vous l'affirmer comme moi.

Jobin prit le bras du domestique, très-stupéfait et un peu ému de cette familiarité grande et, l'entraînant sous le vestibule qui précédait l'escalier, lui dit à brûle-point :

—Je suis un agent de la sûreté, voici ma carte, ces messieurs sont avec moi. Je vous somme, au nom de la loi, de m'accompagner chez votre maître.

—Miséricorde ! murmura le valet de chambre, qu'est-ce que M. le baron peut avoir à démolir avec la police ?

—Ça ne vous regarde pas ! Taisez-vous et venez.

Les quatre personnages atteignirent le carré de l'entresol.

L'antichambre n'était point close.

Jobin installa un de ses hommes dans cette chambre en lui donnant la consigne de laisser entrer tout le monde mais de ne laisser sortir personne, puis, tirant de sa poche un revolver, il ajouta en se dirigeant vers la porte qui lui faisait face :

—Et maintenant, nous allons voir !

FIN DE LA QUATRIÈME PARTIE.

La cinquième partie a pour titre : LE GÉANT DU CRIME

PRIMES

POUR LES PROCHAINS SIX MOIS

—TIRAGE DANS LE MOIS D'AVRIL 1889—

1re Prime	- - - - -	\$100.00
2e	" - - - - -	50.00
3e	" - - - - -	20.00
4e	" - - - - -	12.50
5e	" - - - - -	10.00
6e	" - - - - -	5.00
7e	" - - - - -	2.50
100	" de \$1.00 - - - - -	100.00
Total		\$300.00

OCCASION LES DERNIERS VOLUMES ! OCCASION

nous offrons en vente les derniers volumes qui nous restent en mains et qui ne pourront plus être trouvés en librairie.

LE REMORDES D'UN ANGE	- -	15c.
AMOUR ET CRIME, 1er vol.	- - -	15c.
LA HAINE	- 2e vol - -	15c.
LES ORPHELINES	- -	15c.
LE CHOLÉRA	- - -	5c.
LE TRAITÉ DU CHEVAL	- -	5c.
TROIS ANS EN CANADA	- -	25c.
PORTRAITS DES PATRIOTES DE 37-38	- -	25c.

Profitez de l'occasion, les derniers volumes s'envolent rapidement. S'adresser à

POIRIER, BESSETTE & C^{IE}

69, Rue St-Jacques, Montréal

Envoyés franco dans tous les bureaux de poste.

LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS

EST PUBLIÉE AUX PRIX SUIVANTS :

UN AN - - - \$2.50 | SIX MOIS - - - \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

LE NUMERO - - - 5 Cents

POIRIER, BESSETTE & Cie, Éditeurs-Propriétaires

Boîte B. P. 138

69 rue St-Jacques, Montréal

TOUT A FAIT NOUVEAU
The CLEVELAND COMBINATION CAP

Enregistré à Ottawa,
 le 11 Aout,
 par Jas. Colemann,
 Montreal.



CASQUE



CHAPEAU

Cette Coiffure a obtenu
 la médaille de bronze et
 un diplôme d'honneur à
 l'Exposition de Toronto



TURBAN

TROIS COIFFURES DANS UNE SEULE.

Peut être portée comme Casque, comme Chapeau et comme Turban.
 C'est la coiffure d'hiver la plus belle, la plus distinguée et la plus commode
 que l'on puisse désirer. Les dames sont respectueusement invitées à venir
 la voir.

J. R. BOURDEAU

97, RUE ST-LAURENT

EUARD & MACDONALD

FABRICANTS DE

POELES, FOURNAISES

et Ustensiles de Cuisine en Fer en général.

Ouvrages de PLOMBIER, FERBLANTIER et RÉPARAGE DE
 POELES promptement exécutés.

LE POT "JEWELL RANGER"

EN FORME DE CERCLE, EST LE MEILLEUR DU MONDE
 ENTIER.

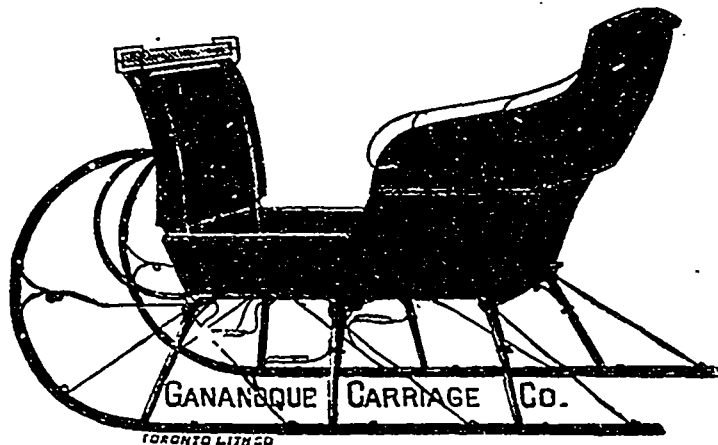
244—Rue Saint-Jacques—244

MONTREAL

TOUTES SORTES DE

MAGNIFIQUES VOITURES D'HIVER

DERNIERS PATRONS



CHEZ

LATIMER, No. 92 RUE MCGILL

De \$10 à \$30 meilleur marché qu'ailleurs dans la ville.

EN GROS ET EN DÉTAIL